

# Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE



Bureaux : 146, rue Montmartre.  
PARIS (2<sup>e</sup>)



et des Aventures de Terre et de Mer



"Sur Terre et Sur Mer"  
"Monde Pittoresque"  
"Terre Illustrée" réunis.



CHEZ LES INDIENS PUEBLOS

## Les Fanatiques du Nouveau-Monde

par L. KUENTZ

Une fois l'an, ces énergumènes, éprouvant le besoin d'expier leurs péchés, tirent au sort un des leurs pour être crucifié. Ils ligotent leur victime au tronc d'un cactus géant dont les piquants lui pénètrent dans les chairs et lui assurent une mort lente et cruelle.

## Prix des Abonnements

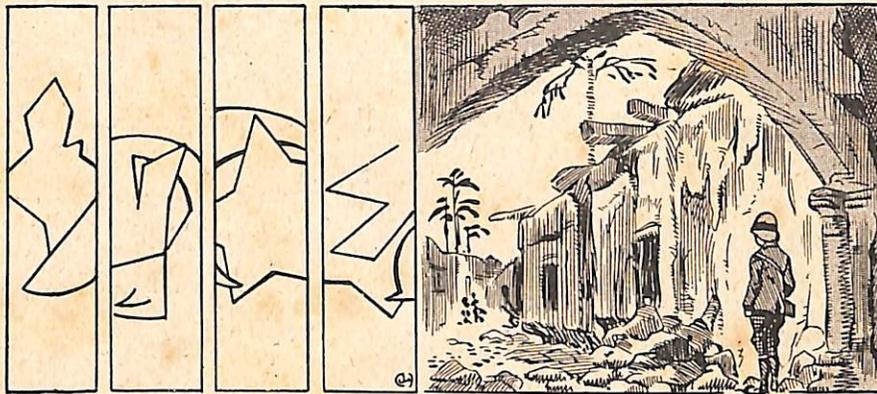
**TROIS MOIS**  
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50  
Départ. et Colonies... 2 50  
Étranger..... 3 fr.

**SIX MOIS**  
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.  
Départ. et Colonies... 5 fr.  
Étranger..... 6 fr.

**UN AN**  
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.  
Départ. et Colonies... 10 fr.  
Étranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

## NOTRE GRAND CONCOURS



Six semaines en Tripolitaine

## Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de six mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite :

### La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum clair, concis, propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :  
Sachons nous débrouiller. La vie au grand air. Comment on campe. Sachons nous défendre. Pour aller aux Colonies. Pour être fort. Pour utiliser sa force. Savoir se diriger, etc., etc.

### DEUXIÈME QUESTION

Une étoile entourée d'un croissant, tels sont les emblèmes décorant le pavillon turc. Les quatre bandes que l'on voit à gauche du dessin ci-dessus représentent ces deux emblèmes. Pour les former, découpez ces bandes ou plutôt décalquez-les afin de ne pas abîmer votre journal. Placez-les ensuite les unes sur les autres de façon à former une croix de Genève et une croix de Saint André. Si vous opérez comme il faut, vous reconstituerez étoile et croissant.

### MARCHE A SUIVRE

Ce concours comporte six questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 3 juin. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les bons de concours publiés en bas de la dernière page des numéros 803 à 808, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Les solutions de ce concours seront publiées le 14 juillet.

## Chez les Indiens Pueblos

### Les Fanatiques du Nouveau Monde

« Los Hermanos Penitentes, les Frères Pénitents », tel est le nom d'une secte de fanatiques dont les faits et gestes rappellent d'une manière saisissante ceux de la fameuse confrérie des « Flagellants » du moyen âge, répandue en Italie, en Espagne et dans les provinces méridionales de la France.

Les Frères Pénitents, qui font remonter leur origine à l'année 1598, forment une association secrète ayant sa doctrine, ses statuts et ses rites. Cette association étend ses ramifications dans le Nouveau-Mexique, l'Arizona et le Colorado. Elle recrute ses nombreux adhérents — ils se chiffrent par milliers — surtout parmi les Indiens de la tribu des Pueblos. Elle comprend aussi des métis de Pueblos et de Mexicains, mais, en petit nombre, ainsi que de rares Mexicains du bas peuple.

Ses églises, car elle a des églises, disséminées dans les trois États que je viens de citer, sont construites assez élégamment, mais, chose curieuse, aucun de ces édifices n'est surmonté d'une croix et jamais on n'y célèbre de service religieux.

Le centre de la société est dans la ville de Chamita (Nouveau-Mexique) qui, à l'époque du carême, est le théâtre de cérémonies aussi bizarres qu'étranges, attirant, chaque année, des centaines de curieux.

Chaque semaine, jusqu'à Pâques, un nombre déterminé de membres de la confrérie se réunit devant l'église de la cité. Nus jusqu'à la ceinture, les épaules chargées de lourdes croix en bois pesant de cinquante à cent kilos, armés de gros fouets de cactus dont ils se frappent à qui mieux mieux, ils parcourent processionnellement toute la ville, en versant des torrents de larmes sur leurs péchés. Et n'allez pas croire que ces flagellations soient de vains simulacres ! Le sang qui coule en abondance le long de leur corps témoigne assez de la réalité de leurs fustigations.

Non contents de se flageller, certains Pénitents se chargent encore de lourdes chaînes qui leur entrent profondément dans la chair. D'autres se taillaient les membres avec de gros couteaux, avec des silex pointus et avec des tessons de bouteille. Pendant tout le trajet ils font entendre des cris et des hurlements qui n'ont rien d'humain et qui remplissent tous les spectateurs d'horreur et de dégoût.

Ces cérémonies burlesques se prolongent plusieurs jours durant et il n'est pas rare de voir l'un ou l'autre flagellant succomber à ces pratiques aussi stupides que cruelles. Dans ce cas, ses compagnons l'emportent au loin, pour l'incinérer, pendant la nuit, dans un endroit connu seulement des initiés.

Le jour de Pâques, tous les Frères Pénitents se réunissent en un banquet où se passent de véritables orgies, car les flagellants du Nouveau Monde sont, pour la plupart, les pires malfaiteurs.

A la fin de leurs joyeuses agapes, ces énergumènes tirent au sort un des leurs pour le crucifier, en expiation de leurs propres péchés. Comme, depuis quelques

années, les lois américaines leur défendent de clouer la victime par les mains et les pieds, ainsi qu'ils le faisaient jadis, ils l'y attachent avec des cordes. Afin de prolonger son agonie, ils placent des feuilles de cactus tout le long de la croix à laquelle le malheureux reste attaché jusqu'à ce que la mort vienne mettre fin à ses tortures.

Parfois aussi, ils ligotent leur victime au tronc d'un cactus géant dont les piquants pénétrèrent profondément dans les chairs.

Un spectacle toujours amusant, c'est de voir, en ces jours de pénitences publiques, quelque gros et gras Mexicain, criminel avéré et endurci, parcourir la ville, à moitié nu, se flagellant à tour de bras et chantant à tue-tête, en patois espagnol :

Yo hurtar un burro  
Yo tengar pesar...

ce qui peut se traduire à peu près de la façon suivante :

J'ai volé un âne,  
J'en fait pénitence.

Ces quelques mots renferment toute la doctrine de la secte. Détrousez les diligences, cambriolez et incendiez les maisons, volez, assassinez, en un mot, commettez tous les crimes imaginables, pourvu que, une fois par an, pendant le carême, vous veniez les expier par des flagellations publiques, tout vous est permis.

Malgré le cynisme révoltant de cette doctrine, les « Hermanos Penitentes » eurent, à une certaine époque, l'audace de se prévaloir du patronage de l'Eglise catholique. Celle-ci s'empressa de condamner les idées néfastes et les parades carnavalesques et scandaleuses d'une secte dont elle si mala les membres à ses fidèles comme de dangereux hérétiques.

A son tour, le gouvernement yankee a

fini par s'émouvoir des pratiques et des mœurs des Flagellants et il a résolu de poursuivre ces derniers avec la plus grande rigueur, pour les supprimer.

Sa besogne ne sera pas aisée, d'autant plus que le quartier général de la société se trouve dans le comté du Rio Arraba, pays hérissé de hautes montagnes escar-

pées, véritables coupe-gorge fortifiés, et que les Pénitents sont tous partisans farouches et convaincus d'une doctrine qui leur accorde toute liberté d'accomplir le crime, sous n'importe quelle forme, pour quelques jours de souffrance physique.

L. KUENTZ.

DU HAVRE  
AU PAYS DES BONIS

## Les Aventures

Par Jules LERMINA de "Propre-à-Rien"

PREMIÈRE PARTIE. La Révélation.

### Chapitre II

#### Où Propre-à-Rien vieillit.

Il avait couru devant lui, sans penser, sans savoir, ayant aux tempes des heurts qui l'affolaient.

Il dégringola sur la grève, à travers les galets, se meurtrissant les pieds : le soleil montait, brillant et chaud, et cette clarté lui faisait peur.

La marée était basse : il s'éloignait de la ville le plus possible, regardant la mer, cherchant à s'évader des réalités humaines, ayant peur de tout, des hommes, de leurs visages, de leurs voix, aspirant à la solitude, à l'oubli, au néant...

Il continuait à courir, longeant les marges frangées des vagues qui mouvaient à ses pieds : pourtant il ne pensait pas à se noyer... seulement à s'éloigner, à trouver un coin où il pût être seul avec lui-même.

Et il arriva au pied des premières falaises : là, il y avait un petit coin qu'il connaissait bien, s'y étant blotti souvent, en une sorte de niche naturelle suspendue à quelques pieds de la grève et d'où il aimait à laisser son regard errer, glisser sur le flot jusqu'à l'horizon.

La mer, mesurée et patiente dans l'éternelle monotonie de ses remous, lui semblait une créature bonne, avec des caprices, des accès de colère qu'il lui pardonnait, parce que jamais quand même elle ne le raillait, ne l'appelait Propre-à-rien.

Que n'eût-il donné pour avoir un père, une mère qui, après des violences, l'eussent aimé, caressé, endormi comme le faisait la mer!

Cette fois-ci, quand il eut escaladé les quelques mètres qui le séparaient de sa cachette, il se laissa tomber dans la cavité, la face contre terre, foudroyé, ivre de douleur, de terreur.

Pendant sa course effrénée, il n'avait pas réfléchi, ayant aux oreilles un bourdonnement — comme de congestion — qui bouleversait les idées, sans qu'elles se pussent formuler en mots.

Ainsi il resta immobile, le cœur et la tête battants, la bouche sèche, souffrant une

souffrance indicible et si profonde!...

La nature a des miséricordes... sous l'ambiance du soleil, dans l'enveloppement du rythme de la mer qui battait au-dessous de lui, il s'endormit, brisé, inerte.

Quand il s'éveilla, il ne comprit pas tout d'abord où il était, ce qu'il faisait là : et ce ne fut qu'au prix d'un effort cérébral que la pensée lui revint... et la mémoire!...

Chose étrange, sa fièvre s'était dissipée. Presque calme, il se remémora l'horrible scène, les mots prononcés.

Ainsi c'était donc là ce secret qu'on lui avait si longtemps caché, que le vieux Jérôme évidemment connaissait, et sans doute aussi M. Vatar... aussi cette dame qui l'avait enveloppé — il ne l'avait jamais oublié — d'un regard de pitié.

Parbleu! il comprenait maintenant pourquoi on l'avait toujours traité en paria, en maudit...

Il était le fils d'un assassin, d'un guillotiné!...

Ce qui fut vraiment singulier, c'est que pas un instant il n'eut un mouvement de colère, de mépris pour son père...

Une idée s'imposait à lui. Il le plaignait : pauvre homme!...

Il ne lui en voulait même pas d'avoir créé ce passé d'horreur qui aujourd'hui retombait sur son fils : Jacques savait bien peu de choses de la vie. A peine l'avait-il apprise dans le journal à un sou qu'il lisait de temps à autre, quand les ouvriers le jetaient à terre ou l'oubliaient sur leur banc.

Donc il savait bien ce qu'était le crime, l'arrestation, la cour d'assises, le verdict... le châtement...

Ce qui lui apparaissait, c'était un homme qui se débattait contre une accusation qu'il niait — on l'avait dit — et qui, cerné par les témoins, par le président, comme une bête aux abois, voyait le jury s'avancer vers lui pareil au chasseur qui va donner le coup de grâce à la bête forcée, lui ouvrir la gorge, la tuer...

On avait tué son père! Tout s'effaçait devant cette vision sinistre et douloureuse qu'il parvenait difficilement à fixer... la guillotine!

Pauvre, pauvre homme!

Aussi lui revenait en mémoire la figure pâle et navrée de la femme qui autrefois, il y avait de cela si longtemps, se penchait sur son petit lit... Celle-là, ce devait être sa mère... la veuve du guillotiné... et c'était de ce veuvage abominable qu'elle était morte.

Donc il était un enfant de désespoir... et l'idée ne lui venait pas qu'il n'était pas responsable de la faute, du malheur de son père. Au contraire, une infinie pitié, une miséricorde filiale montaient en lui : est-ce que lui-même, tout à l'heure, quand cet Alcide maudit lui avait fait tant de mal, est-ce qu'il n'avait pas songé à le tuer?...

Et on l'aurait pris, lui aussi... et on l'aurait guillotiné... comme on avait exécuté son père!...

De cet enchaînement d'idées, une curiosité naissait : son exaltation fiévreuse était tout à fait tombée, le chuchotement mesuré de la mer, avec ses sons roulants et tendres, mettait en lui une incroyable sérénité, et en même temps lui infusait une étrange énergie.

« Je veux savoir, murmura-t-il. Il faut que je sache. »

Quoi? La vérité, l'histoire de son père.

Comment? Eh! c'était bien simple!... L'homme qui était venu le chercher dans la petite maison où sa mère était morte connaissait évidemment tout son passé... Bon! ceci était un point de repère...

Jacques atteignait sa quinzième année : il était solide, avait la tête saine. Jusque-là il s'était fait tout petit, pliant sous la giboulée des injures et des mauvais traitements.

Voici qu'une aventure douloureuse, atroce, l'avait réveillé, vieilli.

Quand, ayant dévalé de sa cachette sur les galets, il se retrouva sur ses pieds, loin de se sentir accablé, brisé, comme il eût été naturel, il se surprit à se redresser de toute sa taille, élargissant ses épaules, aspirant à pleine gorge l'effluve que lui envoyait la mer...

Quelle heure pouvait-il être?... A la situation du soleil, il comprit qu'il était resté là-bas, dans sa cellule, pendant de longues heures. Pourtant la journée ne pouvait pas être finie... quelque chose sonna au loin, à l'église de Sainte-Adresse. Il compta. Quatre heures.

Bien. Il avait encore le temps... de quoi faire? Eh! parbleu! d'aller trouver M. Vatar et l'interroger...

Lui qui, hier encore, avait peur quand passait dans les ateliers la haute silhouette du patron, aujourd'hui n'éprouvait plus ni inquiétude ni frayeur. Pas même une angoisse : car quoi qu'il apprît, ce ne pouvait être pire que ce qu'il savait déjà...

Rapidement, il refit la route précédemment parcourue, arriva à la jetée, monta, passa devant la statue de Bernardin de Saint-Pierre et enfila la rue de Paris; puis il s'engagea dans le long couloir qui menait, derrière les ateliers, au cabinet du patron.

Il ne s'était pas caché, mais personne ne l'avait vu.

Il frappa, posément, sans précipitation.

« Entrez ! » dit une voix.

Comme naguère quand il était conduit par le paysan Jérôme, il se trouva devant M. Vatarad, toujours solide, toujours carré dans son fauteuil aux bras arrondis...

Comme naguère, M. Vatarad eut un vague mouvement de recul qui cette fois n'échappa pas à Jacques.

« Je suis le fils d'un assassin ! » pensait-il pour l'expliquer. En même temps, il avait remarqué que M. Vatarad n'était pas seul.

Dans un fauteuil, auprès de la fenêtre, une femme brodait qu'il reconnut du premier coup d'œil, Mme Vatarad... dont il était, paraît-il, le protégé... et qui l'avait, une fois, pas plus, regardé affectueusement.

Il lui arrivait ainsi, parfois, de venir passer une heure auprès de son mari.

« Qu'est-ce que tu viens faire, ici, Propre-à-rien ? dit rudement le patron. J'ai appris que tu en fais de belles... une rixe dans l'atelier... sans parler d'autre chose... tu ne feras pas long feu ici... »

Jacques s'était attendu à ce qu'on l'appelât voleur. C'est qu'il ne savait pas ce qui s'était passé pendant son absence.

Des agents de police s'étaient présentés à l'atelier et avaient procédé à l'arrestation d'Alcide, recherché pour cambriolage à Paris, ce qui avait, on le devine, produit un subit revirement en faveur du pauvre gars, qui après tout, si son père avait été guillotiné, n'en était pas cause.

Il eût appris cela s'il était rentré tout tranquillement à l'atelier. Mais il ne pouvait le deviner et peut-être sa résolution actuelle n'en eût-elle pas été changée.

Cependant, le ton de M. Vatarad n'en était pas plus encourageant :

« Monsieur, lui dit le petit, ce matin, j'ai été accusé injustement... et je me suis défendu. Je ne crois pas avoir eu tort.

— Bon ! Bon ! On ne te parle pas de ça... mais quand on est ce que tu es, on n'a pas la tête si près du bonnet et on ne fait pas de scandale...

— Je sais, répliqua Jacques. C'est même à propos de... ce que je suis, que je suis venu vous trouver...

— Qu'est-ce que tu veux dire?... Allons ! dépêche-toi et ne m'embête pas... je n'ai pas de temps à perdre...

— Je ne serai pas long. On m'a appris mon nom... Jacques Leverdier... et je sais maintenant que mon père a été accusé d'assassinat, condamné...

M. Vatarad l'interrompit violemment :

« Est-ce que ça te regarde ? F...-moi la paix et retourne à l'atelier... »

Jacques était très pâle, mais une incroyable énergie durcissait son masque d'enfant :

« Cela me regarde, dit-il avec le plus grand sang-froid. Je ne sais rien... et je désire savoir... »

— Adresse-toi à qui tu voudras...

— Je m'adresse à vous... parce que je me

« Je ne vous demande pas beaucoup de mots, dit Jacques. Mon père a tué un homme?... »

— Oui, prononça M. Vatarad.

— Pour... le voler ?

— Oui.

— Où cela s'est-il passé ?...

— Que t'importe ! laisse-moi tranquille...

— Je saurai bien le découvrir, reprit Jacques de sa voix sombre dont le calme ne se démentait pas... vous me rendriez service en me le disant tout de suite... D'après les paroles de mon accusateur, j'ai cru comprendre... auprès de Mantes... à Lamet... Lunet...

— Limay, dit M. Vatarad qui semblait avoir grand-peine à se contenir.

— Savez-vous le nom de l'homme qu'il a tué...

— Je l'ai oublié...

— C'est possible, puisque ce n'était pas votre affaire... Je crois comprendre qu'étant passé par là, vous avez pris en pitié le triste orphelin que j'étais... et quoique la vie m'ait été dure, je vous en remercie. Alors, mon père a été arrêté, il a comparu devant des juges... il paraît qu'il s'est défendu, qu'il a nié jusqu'au dernier moment... Sans doute les preuves étaient trop fortes...

— Il y avait des témoins, murmura Vatarad, qui avaient vu le crime...

— Je ne discute pas... je demande... alors les jurés l'ont reconnu coupable... et il a été condamné...

— Oui.

— Ainsi c'est bien vrai, dit Jacques d'un accent profondément douloureux, que mon père a été guillotiné ?

Une voix cria :

« Oh ! non, non ! cela n'est pas vrai !... »

Mme Vatarad, rejetant ses étoffes à ses pieds, s'était levée d'un seul élan.

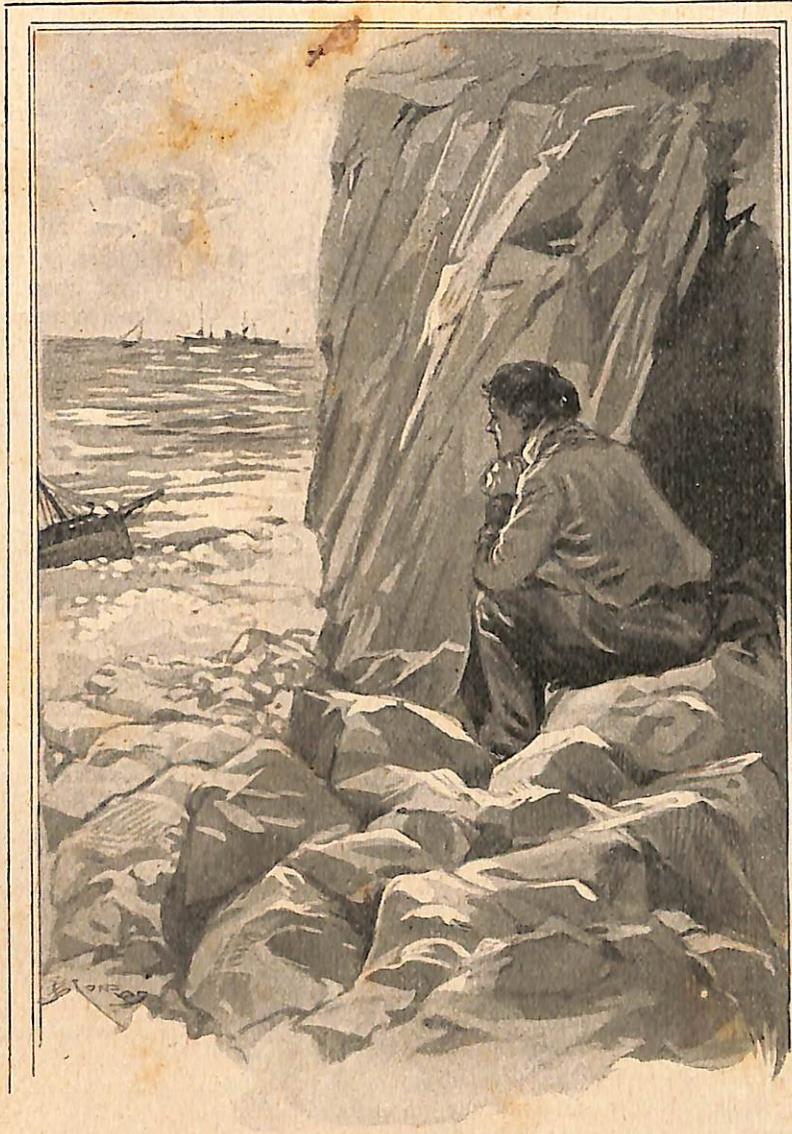
Quant au patron, il était devenu cramoisi et son regard s'était rivé sur sa femme, avec une expression de stupeur.

Jacques s'était élancé vers Mme Vatarad : « Quoi ! Vous dites, madame, que mon père n'a pas été guillotiné... »

Sans doute la sinistre situation de ce pauvre garçon avait fini par émouvoir jusqu'à M. Vatarad lui-même, car il se hâta de dire d'une voix rauque :

« Ma femme dit vrai... votre père avait commis le crime, étant en état d'ivresse... il y avait des excuses... les jurés ont signé, après leur verdict, un recours en grâce et le président de la République a commué sa peine... »

— Commué sa peine ! Qu'est-ce que cela



LES AVENTURES DE « PROPRE-A-RIEN »

Quand il s'éveilla il ne comprit pas, tout d'abord, où il était. (P. 379, col. 2.)

souviens vous avoir vu dans la maison de ma mère, que vous la connaissiez... et que vous avez certainement connu mon père...

— Moi ! Pas du tout ! A peine l'ai-je vu deux ou trois fois...

— C'est assez, répliqua le gars. Vous avez connu évidemment les faits qui se sont passés... et je viens vous demander de me les dire, très simplement... je suis de force à tout apprendre... »

Mme Vatarad avait levé la tête, abandonnant un instant sa broderie, et regardait le jeune homme de ses grands yeux bleus, un peu vagues. M. Vatarad s'était rejeté au fond de son fauteuil, les deux mains appuyées aux courbures du bois. Il ne répondit pas tout de suite.

veut dire?... l'homme m'a dit qu'on l'avait guillotiné...

— C'est sans doute qu'il n'a connu que le jugement... et n'a pas appris ce qui c'était passé ensuite...

— Mais... la peine... commuée...

— C'est-à-dire, reprit M. Vatarad qui semblait prêt à défaillir, qu'on lui a fait grâce de la vie... et qu'il a été... »

Il semblait qu'il ne pût achever, sans doute par miséricorde pour l'effrayante douleur qu'il devinait chez le pauvre gars.

M<sup>me</sup> Vatarad, qui n'avait rien dit depuis sa précédente exclamation, reprit alors :

« La peine de mort a été transformée en celle des travaux à perpétuité... »

Jacques était livide, mais ses yeux brillaient d'une lueur intense.

« Alors, dit-il, mon père n'est pas mort?...

— Nous ne pouvons rien affirmer, prononça Vatarad. Nous n'avons plus eu de ses nouvelles...

— Vous oubliez, monsieur Vatarad, dit sa femme, que nous lui avons envoyé quelques secours à Cayenne...

— Oh! il y a de cela bien longtemps... cinq ou six ans au moins... »

Jacques le regardait attentivement, se demandant s'il lui disait bien toute la vérité.

Enfin, reprenant haleine, il dit :

« Cayenne, c'est le bagne? »

M. Vatarad acquiesça d'un signe de tête.

Il y eut un silence. M<sup>me</sup> Vatarad avait repris sa place.

« Voyons, mon garçon, dit M. Vatarad. Ne pense plus à tout cela... le malheur n'est pas de ta faute... Va reprendre ta place à l'atelier... Je puis te dire que ton accusateur a été confondu... c'était un voleur échappé de Paris, et tu venais à peine de sortir que la police est arrivée pour l'arrêter... »

Jacques eut un geste d'insouciance. Que lui importait ce misérable à qui il devait presque de la reconnaissance, puisqu'il lui avait révélé son secret!

« Monsieur Vatarad, dit-il, et vous, madame, je vous remercie d'avoir bien voulu me dire toute la vérité... et puis je suis content de savoir que peut-être mon père est encore vivant... »

— Je n'affirme rien!

— Je sais. Pauvre père! Il a dû tant souffrir que peut-être il vaudrait mieux qu'il fût mort... mais on n'en sait rien, voilà le fait. Maintenant, monsieur Vatarad, je vous dis très franchement, très simplement que pour rien au monde je ne rentrerais à l'atelier. C'est décidé et rien ne me fera changer. Il me reste donc à vous témoigner ma reconnaissance

pour ce que vous avez fait pour moi... et à vous dire adieu!... »

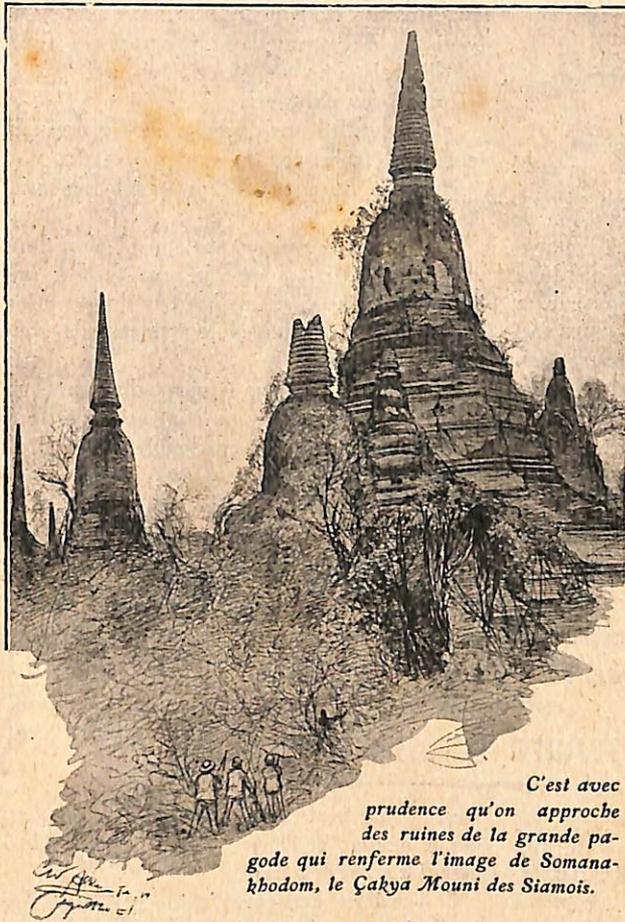
(A suivre.)

JULES LERMINA.

## Les Pagodes d'Ayuthia

ANTIQUES SANCTUAIRES DU ROYAUME DES THAIS

Ayuthia, ancienne capitale du royaume Thai au Siam, fut construite, rapporte la tradition siamoise, par Phaya Uthong, roi des Thai,



C'est avec prudence qu'on approche des ruines de la grande pagode qui renferme l'image de Somanakhodom, le Çakya Mouni des Siamois.

chassé de sa capitale par une peste terrible. Ayuthia était située dans une île du Menam, entourée de murs, et elle demeura capitale du royaume de Siam jusqu'à la fondation de Bangkok, au xv<sup>e</sup> siècle. Prise plusieurs fois par les Pégouans et les Cambodgiens, détruite et reconstruite tour à tour, cette ville n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, au milieu desquelles se dressent quelques pagodes dont l'une, plus vénérée que les autres, attire encore les fidèles, mais néanmoins se décrépite tous les jours de plus en plus et n'offre plus aujourd'hui qu'un amas de pierres au milieu desquelles pousse avec vigueur la végétation tropi-

cale. J'ai fait moi-même un pèlerinage à cet antique sanctuaire; j'ai marché au milieu des ruines laissées par les luttes homériques que les Birmans et les Cambodgiens ont soutenues sous les murs de la capitale si souvent assiégée et prise par eux. On se rend à Ayuthia en bateau en remontant le Menam et l'on aborde presque en face de la grande pagode : un village siamois composé de quelques huttes en bambous s'élève sur la berge; dès qu'on a franchi le village, les ruines commencent et elles s'étendent au loin. La ville a dû être très grande et elle était, paraît-il, remplie de merveilles. Sous les pas des promeneurs se trouvent encore des ornements religieux et des statues de Bouddha, des pierres sculptées au milieu desquelles des serpents aux piqûres mortelles font leur nid. Aussi n'avance-t-on qu'avec prudence vers la grande pagode qui renferme l'image adorée de Somanakhodom, le Çakya-Mouni des Siamois.

Moins grandioses que les ruines d'Angkor, celles d'Ayuthia laissent cependant encore une impression de grandeur et aussi de tristesse.

C'est non loin d'Ayuthia que l'ex-roi de Siam avait fait construire son palais d'été; et c'est là qu'il allait pour assister à la prise des éléphants sauvages. Ce palais est bâti à l'européenne et, sous le climat torride du Siam, passe pour être d'une fraîcheur remarquable. J'ai eu l'occasion de le visiter et ce que j'y ai vu de plus remarquable est sans contredit la chapelle bouddhique, laquelle, également élevée en forme d'église européenne, a des vitraux tout

comme une église catholique; le principal vitrail au-dessus de la porte d'entrée représente le roi en grand costume, avec, au-dessous, cette inscription latine: *Chulalongkorn, rex Siamensium*.

Mais ce qui mit le comble à ma stupéfaction, ce fut, pendant que je contemplais les vitraux, d'entendre tout à coup, derrière l'autel, un orgue jouer les différents airs de *Madame Angot*! Je courus y voir et c'était un jeune bonze qui, au moyen d'un orgue à manivelle, déversait dans ce temple les flots d'harmonie!

JOSEPH DAUTREMER.



LES PAGODES D'AYUTHIA

Un village des environs d'Ayuthia composé de quelques huttes en bambou construites sur le Menam.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

## L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Deuxième Partie.

Au Pays des Druses.

## Chapitre XVII

FATALE DÉCHIRURE

Le dixième jour de navigation, le *Dunlovan* glissait sur l'eau paisible, prolongeant à moins de deux milles la côte orientale de Madagascar.

Les vigies avaient signalé les caps fermant l'immense baie de Diego-Suarez, située à l'extrémité nord de la grande île française.

La température était accablante.

Un soleil implacable dardait sur le pont des rayons ardents.

Dans l'étroite zone d'ombre des chemi-

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 779 à 803.

## LE SPORT FAVORI DE L'ARISTOCRATIE ANGLAISE

## La Chasse au renard serait-elle menacée ?

La chasse au renard, le sport aristocratique par excellence, qui s'est pratiqué cet hiver avec grand succès chez nos voisins d'outre-Manche, est plus dangereuse qu'on pourrait le supposer à première vue.

Assurément, un renard est tout juste assez fort pour dévorer une poule ou égorgé un canard, et ses dents, si aiguës qu'elles soient, sont impuissantes à infliger à un homme des blessures mortelles.

Mais il n'est pas rare que la salive d'un renard contienne les germes de la rage canine, et, dans ce cas, il ne fait pas bon de se laisser égratigner par les dents du petit fauve. Le fait qui vient de se produire en Angleterre peut servir d'enseignement aux chasseurs, amateurs ou professionnels.

E. Richard Bower, « Master of the South Wilts Foxhounds », maître d'équipage d'une des meilleures meutes du royaume, était un des chasseurs de renards les plus connus, des deux côtés du Pas de Calais.

Les livres et articles qu'il avait publiés sur ce sport faisaient autorité, et on le prenait pour arbitre dans les différends que soulève l'étiquette si compliquée qui régleme cette chasse.

Il y a huit mois, en « rompant le renard », c'est-à-dire en empêchant sa meute de déchirer la bête forcée, il fut mordu à la main par l'animal.

Mais il ne se préoccupa pas outre mesure de l'incident. Un gant épais protégeait sa main, et les dents du fauve avaient à peine entamé sa peau.

Il passa l'hiver sans ressentir de malaise, et il ne pensait déjà plus au malencontreux renard, quand la cicatrice, qui avait paru cicatrisée, s'envenima soudain, huit mois après la morsure.

M. Bower se contenta de compresses d'eau de Cologne, et c'est à peine s'il signala le fait à quelques amis. Le malheureux, qui chassait cependant au

renard depuis trente ans, n'eut pas un instant l'idée que la morsure de l'hiver dernier lui avait peut-être inoculé le germe de la rage.

Et il continua, avec plus d'ardeur et d'entrain que jamais, à préparer la nouvelle saison... Brusquement, et alors que le fameux maître d'équipage visitait son « kennel » (chenil), sa gorge se contracta, et il en sortit une sorte de toux rauque ressemblant à un aboiement !

A partir de ce moment, les symptômes du terrible mal se multiplièrent rapidement, et le malheureux expirait le lendemain, après une horrible agonie.

Une enquête médico-légale, qui n'a pris fin que dans les premiers jours d'octobre, a prouvé catégoriquement que M. Bower n'avait jamais été mordu par un chien, et que c'était bien la morsure du renard qui lui avait inoculé le virus de l'hydrophobie.

On ne doit donc pas s'étonner qu'une terreur panique règne actuellement dans le monde des chasseurs de renards. Si l'implacable fléau s'est répandu de terrier en terrier, les meutes seront rapidement contaminées, et les chasseurs se verront exposés à un constant péril de mort. Et quelle mort !

Or, si la chasse au renard était abandonnée en Angleterre, même pour une seule saison, ce serait un véritable désastre, puisque ce sport fait vivre plus de vingt mille personnes (veneurs, rabatteurs, etc.), sans parler des maquignons, des tailleurs, des bottiers, pour qui la chasse au renard, avec les exigences mondaines de son étiquette, prend les bienfaisantes proportions d'une gigantesque vache à lait !

Et c'est le cas de rappeler que ce sport entraîne chez nos voisins tant de dépenses, que chaque renard abattu revient à plus de « cent mille francs » !

Pour ce prix-là, on aurait un éléphant blanc !

Claude ALBABET.

que la pesanteur de l'atmosphère surchauffée.

Puis, brusquement, Marcel reprit :

« Au fait, pourquoi ne rendons-nous pas ce vêtement ensorcelé au général Uko ? »

— Pour demeurer utiles, cousin. Pour conserver un prétexte plausible d'accompagner notre chère Sika. Je dis *notre*, bien que je considère ton affection comme beaucoup plus grande que la mienne. »

D'un air ennuyé, Tibérade secoua la tête.

« Qu'as-tu encore ? interrogea la fillette.

— J'ai... j'ai... petite souris, tu dois bien le comprendre. L'instant où le destinataire du satané objet se présentera approche à chaque tour d'hélice... »

— Évidemment. Sans cela, ce serait décourageant de faire tant de chemin.

— Ne plaisante pas, je t'en prie.

— Je suis grave comme un diplomate qui aurait avalé sa canne.

— Tu n'en as pas l'air. Songe donc, chère tête folle, qu'à ce moment attendu et craint je risque d'agir en traître à mon... à notre pays.

— Pas du tout. »

Il se tourna vivement vers sa gentille interlocutrice.

« Si tu m'expliques cette dénégation au moins hasardée... »

— Marquée au coin de la raison, veux-tu dire ? »

Et une flamme gaie dansant en ses yeux noirs, Emmie reprit :

« Voyons, qu'a décidé Midoulet ? »

— A quel propos ?

— A propos de la remise du pantalon donc. Il a déclaré que ce vêtement devait être un signal et que la qualité du récepteur révélerait le souhait de l'expéditeur, dans l'espèce, S. M. I. le Mikado. »

Ce fut d'un haussement d'épaules que Marcel accueillit la réponse de sa jeune cousine.

« Eh ! petite masque, tu feins d'oublier que tu as égaré ce digne Midoulet. »

— En quoi ?

— En lui confiant une culotte parfaitement inoffensive. Il n'y a rien découvert naturellement.

— Et après ? Celle que nous détenons contient-elle l'énoncé d'un secret ?

— Ma foi, c'est possible.

— Mais le contraire l'est tout autant ; car enfin tu n'y as rien relevé d'anormal ?

— C'est, je le reconnais, exact, tout à fait exact.

— Alors, le raisonnement de M. Midoulet peut s'appliquer au vrai colis mikadonal, aussi justement qu'au faux. Donc, ne te mets pas martel en tête... »

Et, gaiement :

« Songe seulement que l'exquise Sika s'est mise Marcel en tête et ne la néglige pas trop. »

— Ne parle pas ainsi... Le rêve impossible doit être écarté.

— Impossible ! s'écria-t-elle. Tu es fou. Tu as fait ce qu'il était nécessaire pour le rendre inoubliable. Monsieur se dévoue, Monsieur saute dans la cage des lions, il

avoue par ses actes consentir à devenir bifteck, si la mignonne Sika subit elle-même cette métamorphose. Si elle ne t'adorait pas après cela, elle n'aurait pas de cœur... et elle en a; elle me l'a dit.

— Mais sa fortune?...

— Tu n'y pensais pas devant les lions; ni elle, ni son père ne sont capables d'y penser devant toi.

— Ils l'ont prouvé. Mais ils ignorent que je leur suis adversaire en ce qui concerne le damné pantalon. Si le général s'en doutait, lui qui fait passer sa mission avant tout.....

— Il ne s'en doutera que si tu le lui avoues. »

Le silence retomba.

Le temps passait.

Sika et le général étaient venus rejoindre les deux Parisiens. Évidemment, on approchait de Tamatave, but de la navigation.

Des barques, des bateaux de commerce croisaient fréquemment la route du croiseur, annonçant ainsi le voisinage du port.

Puis la ligne des lagunes s'interrompit.

On aperçut les paillotes nombreuses, groupées autour des édifices hovas et français.

Enfin, le navire britannique stoppa sur rade. Et aussitôt Midoulet, tel un diable sortant d'une boîte, se dressa devant les voyageurs.

« Mesdemoiselles, messieurs, fit-il avec un sourire; nous voici à Tamatave. Un canot va vous conduire à terre. Le capitaine de port donnera l'hospitalité à M. le général Uko et à sa chère fille.

— Hein! clama Tibérade à cette déclaration inattendue; auriez-vous la prétention de traiter nos compagnons en prisonniers? »

L'agent secoua gaiement la tête.

« Mais non, mais non... Seulement, j'ai horriblement abîmé le pantalon dont le général est chargé. Je tiens donc à ne pas le perdre de vue, afin de fournir au destinataire toutes les explications utiles et dégager ainsi la responsabilité de l'ambassadeur. »

Marcel et le Japonais échangèrent un regard.

« Et ma cousine et moi-même? prononça le jeune homme.

— Vous vous logerez où il vous plaira.

— Il nous sera sans doute interdit de rendre visite à nos compagnons de voyage?

— Pas le moins du monde. Vous êtes entièrement libres de vous réunir aussi souvent qu'il vous conviendra. »

Mais, remarquant un officier qui se dirigeait vers le groupe, Célestin Midoulet conclut :

« L'instant d'embarquer est venu... »

C'était vrai. L'officier avait mission d'inviter les passagers à descendre dans un canot qui venait d'être mis à la mer.

Tous obéirent de bonne grâce.

Après tout, ils auraient licence de se voir à terre et pourraient adopter le *modus vivendi* qui leur conviendrait.

Exempts d'inquiétude, ils se laissaient bercer par le mouvement de la chaloupe,

escaladant les houles, sous l'impulsion cadencée des rameurs.

Les constructions de Tamatave se précisaient. Les longs hangars des docks bordaient le bassin et en arrière, les dominant, les clochers de l'église catholique et du temple protestant, le belvédère du palais du gouverneur semblaient regarder curieusement de leurs fenêtres sombres ce qui se passait en haute mer.

« Nous accosterons à l'échelle. Pas assez d'eau pour atteindre le débarcadère. Il faudrait descendre dans la vase. »

Ceci est annoncé par le lieutenant assis à l'arrière du canot.

Et, en effet, l'embarcation vient stopper au long de l'estacade, au pied d'une échelle de fer fixée dans les pilotis goudronnés.

Très aimable, ravi d'apparence de toucher au port, Midoulet s'empresse.

Il aide Uko à commencer son ascension.

Puis il invite Tibérade à suivre le mouvement.

« Une fois en haut, dit-il, vous serez à même de recevoir ces demoiselles et de leur faciliter l'accès du plancher de l'estacade. »

Le jeune homme pense comme lui et se précipite, escaladant les échelons avec la prestesse d'un marin.

Fatale précipitation. Elle détermine une catastrophe.

Un craquement prolongé se fait entendre. Le pantalon de Marcel, sans doute fatigué par le voyage mouvementé, s'est déchiré de la ceinture aux jambes. Le fond s'ouvre ainsi qu'une croisée...; et par l'ouverture apparaît le vêtement diplomatique que l'autre dissimulait jusque-là.

Emmie a suivi le drame. Elle a un cri éperdu :

« Marcel ! »

Mais Midoulet lui coupe la parole.

« Ah! bon! Ah bien! dit-il, il y a une seconde culotte gris fer. »

Et, grinçant des dents :

« C'est donc pour cela que je n'ai rien découvert de suspect dans celle qui m'a été confiée. »

Et à son tour, il s'élançait sur l'échelle, avec l'intention visible de rattraper Tibérade.

Celui-ci, dont l'attention a été appelée par le cri de sa petite cousine, comprend le mouvement et, à toutes jambes, s'élançait dans la direction des docks.

Il a de l'avance, qui s'augmente encore du fait d'une chute que Midoulet, dans sa hâte, effectue en route.

Marcel disparaît parmi les bâtiments des docks. Mais les matelots, l'officier, suivent l'agent français.

À leurs clameurs, les postes de garde sakalave, échelonnés sur les quais, s'ébranlent à leur suite. Tous s'engouffrent dans les docks, criant, vociférant.

Chasse vaine.

Le fugitif a eu une inspiration géniale. Le hall dans lequel il s'est jeté au hasard est rempli de fûts empilés les uns sur les autres jusqu'à la toiture.

Et cette toiture est percée de lucarnes. Que le fuyard en atteigne une, il se his-

sera sur le toit et pourra gagner le sol du côté de la ville, échappant ainsi à ses poursuivants, car toutes les portes des docks s'ouvrent sur la mer.

Et il grimpe, s'agrippe aux fûts, court au sommet de la pyramide.

Patatras! Le fond d'un tonneau cède sous son poids. Marcel est plongé jusqu'à la taille dans un liquide à l'odeur caractéristique.

Il a pénétré dans un baril de vinaigre.

Mais l'incident ne l'arrête pas. Il sort de la baignoire improvisée, réussit à gagner une lucarne, puis le toit et enfin le sol.

Quelques instants plus tard, devenu l'hôte d'un Sakalave, il défiait les recherches.

### Chapitre XIII

#### LE PANTALON PARLE

La cabane est pauvre. Des bambous juxtaposés forment les murailles et, comme toiture, des poutrelles supportent des feuilles de ravenala.

Au centre du toit, un trou rond se trouve ménagé, afin que se puisse échapper la fumée du foyer primitif établi juste au-dessous. Des pierres rangées maintiennent un fagot de branchages secs, qui flambe en ce moment et, éclairés bizarrement par la flamme, l'indigène et Tibérade, actuellement en caleçon, étendent devant le feu le pantalon déchiré et aussi celui que l'accident a démasqué.

Une odeur âcre de vinaigre emplit la paillote, la chaleur amenant l'évaporation de l'acide acétique.

Les vêtements se séchent rapidement. La main de Marcel qui les interroge n'y rencontre plus trace d'humidité.

Ouf! Il va pouvoir se rhabiller, se débarrasser de l'inquiétude qui le tient depuis son arrivée. Si son ennemi découvrirait sa retraite, comment lui échapperait-il? Chacun sait combien un civilisé se sent maladroit, alors qu'il est privé de ses vêtements.

Donc, avec une joie non dissimulée, Tibérade empoigna le caleçon de drap gris fer, partie de la culotte diplomatique dont il avait assumé la garde.

« Cet idiot de Midoulet! murmura-t-il. Il serait bien avancé quand il tiendrait ce fragment d'étoffe... Et il me séparerait de Sika, car je n'aurais plus aucune raison pour l'accompagner.

Mais il s'interrompit avec un cri de stupeur :

« Qu'est-ce que c'est que ça? »

La ceinture du vêtement, on s'en souvient, était doublée de satin noir.

Or, à cette heure, la doublure n'apparaissait plus uniformément foncée. Des signes blancs se dessinaient à sa surface, formant des lettres, des mots, des phrases.

Et le jeune homme, bouleversé, lut cette menaçante missive :

« Un mois après la cérémonie du bain de la reine, les Hovas, armés secrètement, massacreront les faibles garnisons françaises. Notre flotte sera en vue de l'île de Madagascar, et nos troupes de débarquement occuperont Diego-Suarez et ses abords

que Sa Gracieuse Majesté nous cède à bail comme point d'appui stratégique et dépôt de charbon.

« En retour de sa courtoisie, nous la protégeons contre toute réclamation ultérieure des pays d'Europe. L'épée du Japon sera tirée si quelque ennemi ose s'attaquer à notre alliée et amie, la gracieuse souveraine des Hovas.

« A la dominatrice aimable de la grande île du Soleil-Couchant, le mikado, empereur des îles du Soleil-Levant, envoie l'assurance de son Amitié. »

Un coup de foudre!

Le jeune homme demeura atterré.

Avec la rapidité prodigieuse de la pensée, il perçut instantanément les résultantes de



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

A toutes jambes, Tibérade s'élança dans la direction des docks. (P. 383, col. 2.)

la découverte que l'immersion dans le vinaigre, suivie de l'exposition à la chaleur,

sur un escabeau grossier, immobile, anéanti. (A suivre.)

venait de déterminer.

S'il remettait le message étrange à son destinataire, il devenait traître à la France et, *ipso facto*, il se considérait comme indigne de l'affection de Sika.

S'il ne le remettait pas, il trahissait la confiance d'Uko et, de ce fait encore, creusait un abîme entre la blonde Japonaise et lui-même.

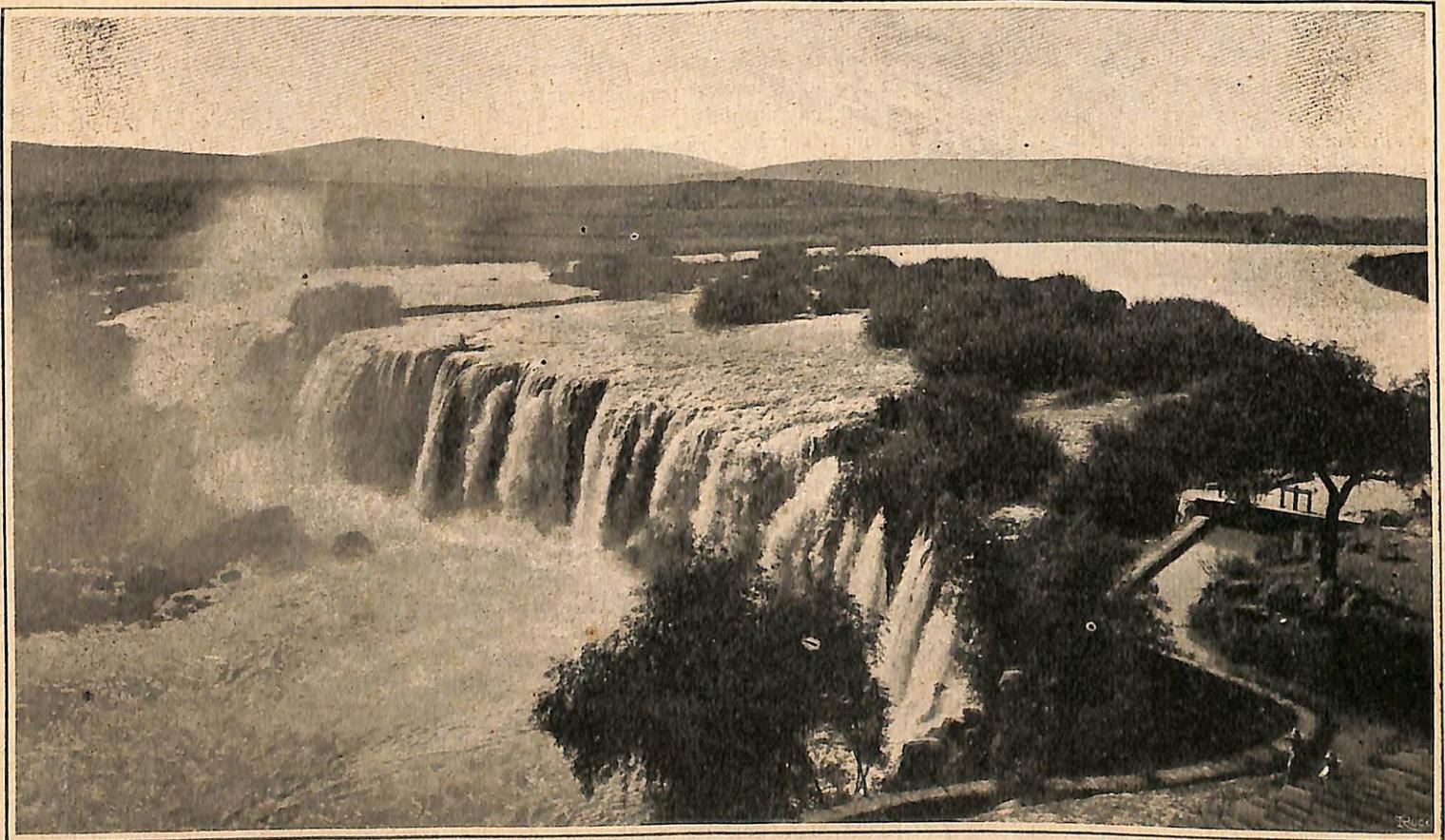
Partout, toujours l'anéantissement de ses espérances.

Ah ! la pensée de Sika était bien puissante, car, pas une seconde, il n'envisagea la possibilité de prendre Célestin Midoulet pour confident.

Et il demeurait là, sur un escabeau grossier, immobile, anéanti. **PAUL D'IVOI.**

## Le Mexique pittoresque

## Chutes rivales du Niagara



### LES CATARACTES DE JUANACATLAN

Le Mexique, région éminemment montagneuse, abonde en beautés et curiosités naturelles qui n'ont pas tardé à attirer l'attention des touristes, depuis que l'intérieur du pays est devenu abordable, grâce à un réseau de voies ferrées qui, commencé bien tardivement, s'est allongé d'une façon rapide.

Les magnifiques cataractes de Juanacatlan, décrites avec enthousiasme par les premiers explorateurs, occupent le premier rang parmi ces joyaux naturels. Sans avoir les proportions colossales du Niagara ou de l'Iguatzu, elles offrent

un énorme débit d'eau qui se précipite dans le vide avec une majesté impressionnante et un fracas de tonnerre. Il y a quelques années, un nageur intrépide de nationalité américaine paria de les franchir sain et sauf.

Se laissant entraîner par le courant, il disparut dans l'écume et atteignit le bas de la chute. Mais, comme il agitait un bras en signe de victoire, un tourbillon l'engloutit, pour ne rejeter son cadavre qu'une heure plus tard. Tentative malheureuse qui n'est pas faite pour susciter des imitations! **V. F.**



JOIES ET SOUFFRANCES D'UNE GUERRE DE CONQUÊTE

*Pendant les longues heures de traversée, les bersagliers mettent l'entrain à bord des cuirassés qui filent vers la désolante côte lybienne, organisant des chants et des danses qui font la joie du régiment.*

✻ ✻ En Tripolitaine ✻ ✻  
 2  
**JOIES ET SOUFFRANCES**  
 D'UNE  
**GUERRE DE CONQUÊTE**

Comme je l'ai dit dès la première heure, la conquête de la Tripolitaine demandera aux Italiens beaucoup plus de temps et de sang que personne ne le prévoyait, même au Quirinal. Je n'ai pas eu grand mérite dans cette prophétie puisque j'étais le seul Européen qui connût le fanatisme intransigeant des indigènes de l'intérieur. Tous les événements m'ont donné gain de cause, et si je revendique l'honneur de ce facile triomphe, c'est pour demander aux lecteurs du *Journal des Voyages* une confiance complète dans ce que je leur affirmerai.

Le drame qui va se dérouler en Tripolitaine n'en est qu'à son prologue. Il s'agit de la conquête d'un pays grand comme la France et l'envahisseur en est à peine à l'occupation précaire de quatre ports et de leur banlieue immédiate. Depuis six mois, il ne fait pas la moindre tentative pour avancer et la résistance s'organise chaque jour à l'intérieur avec une intensité qui doublera, ou triplera l'effort de l'agresseur.

En effet, les plus récentes nouvelles nous apprennent que les Berbères des Djebel Gariana, Yffren et Nefousa, les Touareg de Rhadamès et de Rhat, les nègres du Fezzan, apportent leurs contingents de guerriers organisés et enthousiastes aux grands chefs ottomans. Les habitants des oasis de Djofra et des Ouled-bou-Sif rejoignent l'armée turque et l'incitent à l'offensive. De Koufra, capitale des fanatiques confréries senoussites, les pâtres endossent leurs fusils modernes et arrivent en hordes pressées dans les camps de la résistance, à une portée de fusil de Tripoli.

Il y a quelques années, nous décrivions ici même l'opiniâtreté et la fougue des montagnards berbères du Djebel, qui n'ont jamais accepté aucune domination et vivent de leurs vieux souvenirs héroïques, comme si ces faits dataient d'hier. M. de Zorg, que le *Temps* a envoyé, comme reporter au camp turc, parle d'eux en des termes qui m'émeuvent parce que je retrouve, dans ces lignes remarquablement sincères et clairvoyantes, tout ce que j'ai dit naguère du présent et de l'avenir de ces populations.

L'un de ces montagnards, qui m'a si hospitalièrement hébergé dans le Djebel Nefousa, le grand cheikh Souleiman Barouny, est devenu, par son ascendant personnel, l'apôtre de la guerre à outrance, dont l'événement se passera indubitablement sur son territoire de ravins et de cimes à peu près imprenables. Il était depuis longtemps l'idole des montagnards trapus, têtus et intrépides.

Déjà sous la domination turque, il rêvait d'indépendance complète et définitive pour ses frères des Djebels. Il subit l'exil et l'emprisonnement à cause de ses idées nettement hostiles au sultan de Constantinople. Mais la haine du *roumi* et la foi religieuse viennent de convertir Barouny en « fougueux champion de la cause turque ».

Après de nombreux voyages en Egypte, à la Mekke, en Tunisie et en Algérie, où il compléta de très sérieuses études, il rentra dans le Djebel Nefousa dont il devint le chef incontesté.

Barouny a reçu du général italien Caneva les offres les plus avantageuses et les plus flatteuses pour sa soumission. Il n'a même pas daigné

répondre, ou du moins il a répondu en courant le soir même sur les avant-postes de l'ennemi et en se lançant à une intrépide attaque de nuit.

C'est dire à quelles perplexités le gouvernement du Quirinal doit être en proie, chaque jour davantage. Mais il trouve sans doute un grand réconfort dans l'attitude vraiment admirable de ses soldats. Nous, Français, les vrais modèles de la fougue guerrière, nous sommes plus que tous les autres à même d'apprécier et d'admirer le joyeux enthousiasme avec lequel les bersagliers trapus et les fantassins élégants s'embarquent bras dessus bras dessous avec les cavaliers et les artilleurs de toute la péninsule italique. Ils savent tous qu'ils vont à une guerre acharnée sous un climat implacable; ils savent que beaucoup d'entre eux resteront là-bas, ensevelis, après les tortures des balles ou de la maladie. Et ils dansent, à bord des paquebots, comme s'ils allaient à une fête.

On se fait insuffisamment une idée de ce que les troupes italiennes endurent de fatigues physiques et morales dans l'expectative où on les maintient depuis si longtemps. On n'imagine guère les souffrances de ces interminables séjours derrière les tranchées. Ce ne sont pas les continuelles escarmouches de l'ennemi qui démoralisent les petits soldats d'Italie; elles sont au contraire la distraction bienfaisante pour eux et il leur en faudrait de plus nombreuses encore. Le grand fléau, c'est l'inertie, l'immobilité derrière les abris de terre. Le jour, un soleil accablant ombre l'atmosphère, oppresse les poumons, trouble les cerveaux, brûle littéralement les yeux. Si le vent de sable, le *kramsîn*, souffle, c'est la torture d'une fournaise, l'ophtalmie cuisante, l'étiollement de la pensée. On a cité déjà de nombreux cas de folie qui éclatent inopinément chez les hommes les mieux équilibrés. Il y en aura, hélas! bien d'autres, car il n'est rien comme la chaleur et l'aridité pour produire l'aliénation mentale. J'en puis juger mieux que personne, moi qui ai éprouvé ces détresses morales, alors que je voyageais parmi les sables mouvants et les vents torrides. Et j'étais un voyageur confortablement escorté, bien accueilli partout. Quelle différence avec ceux qui peinent actuellement sous une chaleur atroce, avec les privations et les angoisses de toutes sortes!

Mais la grande vertu du soldat c'est d'oublier en une heure d'allégresse les interminables journées de détresse. On l'a bien vu aux dernières fêtes de Noël, où les militaires de tous grades fraternisaient autour de Tripoli et de Benghazi en des enthousiasmes admirables pour célébrer le plus joyeux anniversaire du monde chrétien. On le voit, ces jours-ci encore, sur le pont des navires qui filent vers la désolante côte nubienne. On y danse, on y chante, on y rit, comme au pays natal.

Ces côtes ont un passé rempli de grandeur: les Phéniciens et les Grecs, les Romains, les Vandales, les Arabes et les chevaliers de Malte y ont laissé d'immortels souvenirs de civilisation bienfaisante ou d'héroïsme. Pour l'attaque comme pour la défense, ceux qui succèdent à l'antiquité sont en tous points dignes d'elle. Et c'est ce qui va rendre interminable ce duel implacable, d'abord dans les plaines maritimes de la Djefara, puis dans les terribles ravins des Djebels. Que d'oasis charmantes, que de vallées heureuses, où j'ai planté ma tente, le soir, avec la satisfaction du labeur accompli et le charme des visions pittoresques, vont se couvrir de sang au nom de deux civilisations à jamais inconciliables! Joie et pleurs, telle est la vie, et la guerre de Tripolitaine en donne la plus étonnante image.

✻ H. DE MATHUISIEUX.

LES GRANDES AVENTURES

**Capitaine**  
**Vif-Argent**

*Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).*

par  
**Louis BOUSSENARD**

Troisième Partie. ✻ Vive la France!

CHAPITRE IV (Suite.)

DEPUIS le moment où il a été terrassé, il n'a eu qu'une pensée, l'évasion, non point égoïste, personnelle, mais la délivrance de ses compagnons et la revanche...

Il sait que cela est impossible... raison de plus pour chercher un moyen, un biais, un truc, comme on dit à Paris.

Il raisonne, il combine, comme si à tout instant quelqu'une de ces brutes ne pourrait pas lui loger une balle dans la tête et couper court à toute combinaison.

« Tant qu'un homme vit, se dit-il, il a le devoir d'espérer... je pense, donc je suis, comme disait le vieux Descartes, donc je me dois à moi-même, je dois à tous ceux qui, encore à l'heure présente, comptent vaguement sur moi, de ne pas m'abandonner... »

« Je suis sûr que mon bon Mistoufle que j'aperçois de temps en temps, immobile, étendu, et dormant ou plutôt faisant semblant de dormir, se dit : « Je parie que le patron nous tirera de là ! »

« Braves gens ! Hélas ! le patron a beau se creuser la tête, il ne trouve rien, rien !

« Les quatre imbéciles qui me cernent ne peuvent me servir à rien et je me garderai bien de leur adresser un seul mot... »

« Il y a bien ce gueux de Perez ! Je ne l'ai plus revu... Ah ! le bandit ! Faut-il qu'un être pareil ait la vie si dure, alors que tant de braves gens meurent comme des mouches, pour un bobo insignifiant... »

« Cette existence — pour n'avoir pas grande durée probable — est d'une monotonie désespérante... le seul espoir sur lequel je puisse encore compter, c'est sur un événement inattendu, un de ces coups de hasard que personne ne peut prévoir... »

« Mais être obligé de rester là, sur le dos, comme une momie, j'avoue que le Vif-Argent que je suis ne connaît pas de pire supplice... »

« Mais, encore une fois, pourquoi ne nous tuent-ils pas tout de suite ! »

Là est l'énigme et qui en connaît le mot?... Certes aucun de ces mercenaires qui, on le sait, ont peine à réprimer leur envie de tuer et qui obéissent à une consigne, se contentent d'achever ceux qui vont mourir.

Déjà trois jours et trois nuits se sont écoulés.

L'heure la plus atroce est celle des repas ou plutôt de ce qu'on qualifie de ce nom...

Les prisonniers ne sont pas déliés, on met à portée de leurs bouches des aliments nau-

séabonds, du manioc aigri, de la salaison à demi pourrie.

Pour les atteindre, il faut qu'ils se torquent sur eux-mêmes, qu'ils se mettent sur le côté, sur le ventre, et que, de leurs dents, ils attrapent le lambeau de nourriture qui les empêchera de crever de faim.

D'abord, à la plupart, à Mistoufle, à Bec-Salé, la même pensée était venue : refuser cette infecte provende et se laisser mourir d'inanition.

Mais ils ont regardé Vif-Argent...

Lui, ne veut pas se suicider ! Il faudra qu'on l'assassine... il a la volonté, l'entêtement de vivre...

Et il s'est résigné à cette bestialité... les guerilleros ont, la première fois, fait cercle autour de lui, riant, le raillant...

De ses dents de jeune loup qui broieraient du fer, il a atteint sa pitance et il l'a mangée, lentement, posément, comme s'il dégustait un mets de choix...

Il a réprimé la nausée qui lui montait aux lèvres, parce qu'il sait bien que c'est de la vie qu'il infuse en lui, quand même...

Puis il a pris entre ses dents le vase de terre qui contient de l'eau et il l'a soulevé, buvant, éprouvant une véritable jouissance à absorber ce liquide — pourtant vaseux — mais qui calme le feu de sa poitrine...

Il s'est replacé sur le dos, toujours impassible, ayant accompli mécaniquement une besogne nécessaire...

Et les autres, les braves Colorados, ont failli l'acclamer pour cet acte qui leur apparaît héroïque et qui l'est en effet, plus peut-être qu'une de ces batailles où on lutte contre des hommes.

Et ils ont eu cette notion qu'il fallait vivre, vivre malgré tout et malgré tous et ils l'ont imité...

Comme ils l'auraient imité, s'ils savaient que, depuis ces trois jours mortels, Vif-Argent n'a pas dormi une seule minute, toujours l'oreille au guet, attendant le hasard, l'imprévu, la chance... qui, hélas ! ne revient pas...

La quatrième nuit a commencé. Vif-Argent commence à se sentir épuisé.

Les insomnies qu'il s'est imposées ont fini par avoir raison de l'incroyable résistance de son organisme.

Pourtant il ne veut pas dormir.

Il ne veut pas que ses bourreaux, fussent-ils venus pour le tuer, le trouvent plongé dans le sommeil, c'est-à-dire moins maître de lui-même.

Ah ! s'il pouvait se lever, marcher, dissiper par un exercice physique l'effrayante pesanteur qui s'abat sur son crâne...

Mais il lui est impossible de faire un mouvement.

Il lui semble que les liens qui l'enlacent entrent plus profondément dans sa chair. Un invincible engourdissement s'empare de lui... Pourtant il raisonne encore. Eh bien ! puisqu'il le faut, il s'accordera une demi-heure, une heure... est-ce qu'il sait ? Il ne peut plus...

Il s'étend de toute sa longueur : sa tête, que rien ne soutient, se pose sur la terre, l'oreille contre le sol...

Puis il ne sait plus, il ne voit plus...

Mais, chose curieuse, il entend !

De tous ses sens qui se sont abolis un à un, il semble que seule l'ouïe subsiste...

Dort-il ? Rêve-t-il ? Est-ce un cauchemar ?

Mais il entend distinctement le galop d'un cheval qui s'approche, s'approche et qui brusquement s'arrête au seuil du camp.

Il y a des pourparlers. Vif-Argent entend l'échange du mot d'ordre, puis le nom de Carbajal.

C'est un émissaire du chef mexicain qui veut parler au commandant du détachement, chargé de la garde des prisonniers.

D'abord les mots se perdent dans une rumeur confuse, puis peu à peu la scène se précise. Où se passe-t-elle ? Il semble que ce soit assez loin, à cent mètres peut-être, et pourtant maintenant il distingue chaque mot, chaque syllabe, chaque mouvement...

Le commandant, nommé Titubal, est venu à la rencontre de l'envoyé de Carbajal, qui semble investi d'un grade supérieur.

Les deux hommes échangent les saluts d'usage...

Vif-Argent entend si distinctement qu'il croit les voir...

Tout cela se passe comme dans un monde imaginaire... car notre héros est profondément endormi. Il semble qu'il se soit dédoublé, que son corps soit inerte, mais que son esprit soit plus éveillé, que le sens de l'ouïe se soit décuplé...

Voici que les deux hommes sont entrés sous une sorte de hutte que les guerilleros ont construite à la hâte pour leur commandant...

On apporte des bouteilles. En bons Mexicains qu'ils sont, ils ne peuvent causer sans boire, largement.

La conversation s'engage.

Elle roule d'abord sur les événements, les deux personnages sont confiants dans l'avenir, l'empereur Maximilien n'a rien su organiser, ni finances, ni armée...

Il ne se soutient que par l'appui de la France...

Des grossièretés sont proférées contre ceux qu'ils appellent les envahisseurs et ils ne se font pas faute d'affirmer qu'ils jetteront à la mer Bazaine et toute sa séquelle...

Le sang de Vif-Argent bout dans ses veines. Il voudrait leur sauter au collet, leur faire rentrer dans la gorge leurs outrages et leurs lâchetés.

Mais ce sont des intentions de rêve, impuissantes et inutiles.

Le commandant du détachement questionne. Sans doute on lui apporte des ordres, quels sont-ils ?

Nouvelles rasades. On s'explique.

Voici ce dont il s'agit : Carbajal veut en finir avec la bande des Vif-Argent, autour desquelles s'est faite une légende...

On aurait pu s'en débarrasser sans bruit, de par le droit de la guerre.

Mais ceux qu'on pend dans la forêt ne sont vus que de trop peu de gens.

Carbajal veut que leur exécution ait lieu publiquement, devant la foule des Mexicains, des Indiens... il a résolu de transformer cet acte de haute justice — c'est son

mot — en une solennité nationale... Il faut qu'un exemple terrible, frappant ces prétendus invincibles, montre la puissance du Mexique, bientôt redevenu maître de ses destinées...

Le dialogue se poursuit.

« L'idée est bonne, colonel Cristoforo, dit le commandant Titubal. J'aurais mieux aimé être chargé de les expédier moi-même dans l'autre monde... surtout ce Vif-Argent dont l'insolence m'exaspère... mais quelle joie ce sera pour moi de le voir gambiller au bout d'une corde, sous les huées des patriotes... »

— Dans quel état se trouvent ces hommes ? demande Cristoforo..

— Hum ! Je vous avoue que je les ai traités sans douceur...

— Vous avez fait soigner les blessés, au moins ?

— Comment l'aurais-je fait... reprend avec une certaine aigreur le commandant Titubal. Est-ce que j'ai à ma disposition des chirurgiens ou des sœurs de charité...

— Commandant, interrompit l'autre avec sévérité, croyez-vous que Carbajal veuille avoir l'air de juger et de pendre des gens à moitié morts...

— Oh ! ils sont solides... et d'une résistance qui m'étonne moi-même...

— Combien sont-ils ?...

— Quinze à vingt... je ne sais plus au juste... »

Il dit cela légèrement, comme si c'étaient là détails dont il n'a pas à se préoccuper.

Mais la voix âpre et dure de son chef le rappelle au sentiment de sa situation.

« Je vous invite à plus de sérieux, dit-il. Les ordres de Carbajal — et vous savez qu'il ne fait pas bon railler avec notre grand patriote — sont précis... il entend que les prisonniers se présentent bien, comme des soldats vaincus, et non comme des misérables qu'on n'aurait eu aucun honneur à battre et à faire prisonniers... »

« Des ennemis abattus doivent faire honneurs à leurs vainqueurs. »

— Soit, reprend Titubal qui subit difficilement l'ascendant du chef, mais enfin ayant affaire à de pareils gaillards, qui vingt fois nous ont échappé, il était de mon devoir de prendre des mesures sévères, pour leur enlever jusqu'ici la tentation de s'évader...

— Bref, quelles furent ces mesures ?...

Et comme Titubal hésite à répondre, Cristoforo se lève avec un geste de violence :

« Faut-il donc que j'aie vérifié par mes propres yeux... »

— Inutile, colonel, répond Titubal. Vous les trouveriez étroitement liés et dans l'impossibilité de faire un mouvement... et, ajoute-t-il avec une sorte de ricanement, vous me reprocheriez un excès de précautions... »

Cristoforo l'interrompt :

« Combien avez-vous d'hommes ? »

— Cent soixante-quinze... ces bandits m'en ont tué vingt-cinq...

— Et à cent soixante-quinze il vous est si difficile de garder quinze à vingt hommes ? Décidément, commandant, si on savait

cela, on se ferait une piètre idée de la valeur des Mexicains...

— Enfin, colonel, que voulez-vous?... je suis prêt à vous obéir... et si je me suis trompé, j'ai cru bien faire... »

Le ton a beaucoup baissé.

L'autre se résume :

« Voici. Demain, au point du jour, il faut que ces hommes soient sur pied, avec le minimum de liens nécessaires pour que vous soyez assurés de leur solidité... »

« Vous leur donnerez un bon repas, voire même une ration de pulque pour qu'ils puissent supporter une dernière fatigue. »

« Ceux qui sont blessés, vous les mettrez à cheval... »

« Les autres iront à pied, bien encadrés par les nôtres... »

« Si vous rencontrez de leur part quelque velléité de résistance, je ne vous défends pas de sévir... mais que le châtiment, s'il est nécessaire, ne laisse tout au moins aucune trace apparente. »

« Vous m'avez compris?... »

— Oui, colonel. J'ai bien saisi vos intentions et vous serez satisfait... mais permettez-moi de vous adresser une question... »

— Faites !

— Après le combat de Saltillo, dans lequel nous nous sommes emparés de ces hommes... »

— En laissant échapper les Autrichiens et le convoi de blessés... »

Titubal ne releva pas l'interruption :

« Notre chef direct, Bartolomeo Perez, a disparu... ne sauriez-vous pas ce qu'il est devenu... »

— Je l'ignore... d'ailleurs peu importe ! Ce fou, cet enragé — que nous tenons nous-mêmes pour une sorte de monstre — est depuis longtemps mis à l'écart par nos chefs... Carbajal l'a chassé de sa présence, ayant en horreur les actes de férocité qu'il a commis... et puis... il court de fâcheuses légendes sur son compte... de crimes de droit commun, de vols considérables... bref, mieux vaut ne point parler de lui... »

« Laissons cela... je vais m'étendre dans un coin de votre tente... et demain, au point du jour, en route... »

— Où allons-nous, colonel?... »

— Au couvent de Cuauthemoc, près Monterey. »

L'entretien est fini.

Et brusquement Vif-Argent s'éveille.

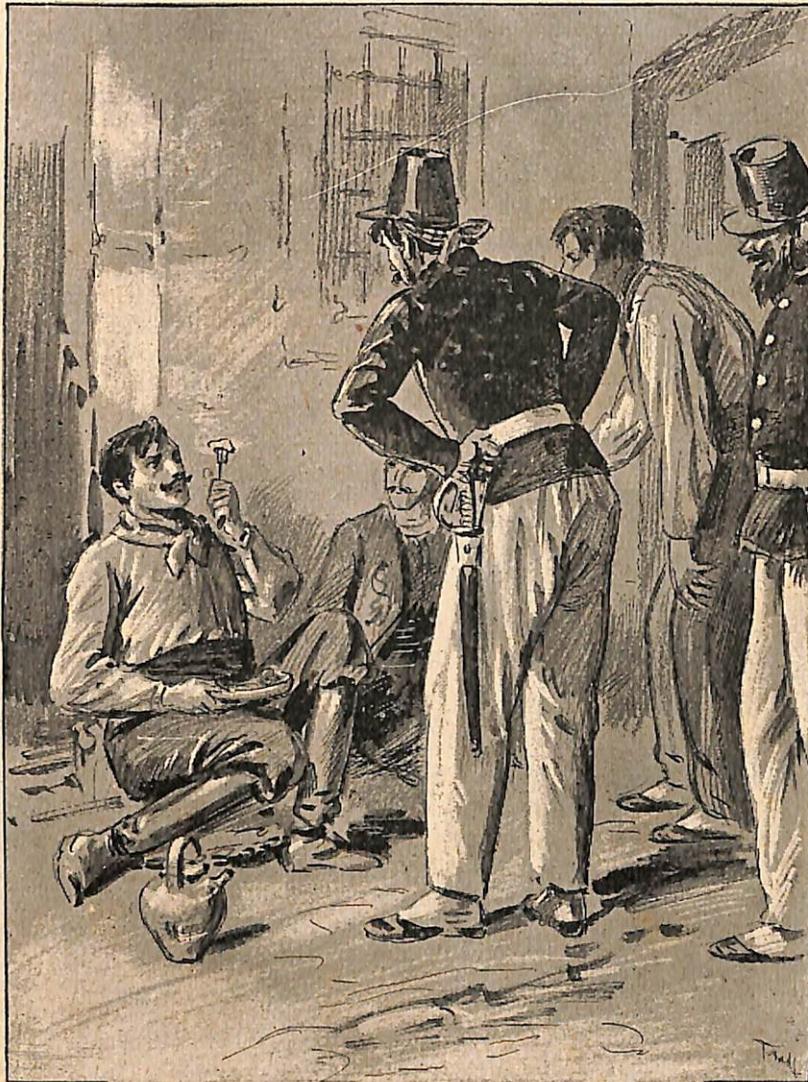
Chose singulière, tout d'abord, il ne se souvient pas... ses idées sont troubles... ses tempes sont serrées comme dans un étou.

Mais peu à peu l'accalmie se fait dans son cerveau...

Et la mémoire lui revient, textuelle.

Comment a-t-il entendu tout cela? Est-ce une réalité ou bien la fièvre a-t-elle évoqué dans sa tête cette fantasmagorie bizarre...

Mais non ! C'étaient bien des voix humaines qui parlaient. Il se répète tout bas les mots qu'il a entendus. Il y a en tout cela une suite, une logique qui manquent aux fantaisies des rêves.



CAPITAINE VIF-ARGENT

De ses dents de jeune loup, il mange sa pitance, lentement, posément, comme s'il dégustait un mets de choix. (P. 387, col. 1.)

Et il réprime un cri de joie, car soudain il a compris...

Dans les régions où abondent les cactus, si dangereux pour les hommes et les animaux, le terrain est miné en beaucoup d'endroits par des rongeurs de la race des taupes ou plutôt des marmottes.

Ces animaux creusent de longues galeries qui se croisent dans tous les sens et qui souvent provoquent de subits éboulements de terrain, des trous si profonds que hommes ou chevaux s'y brisent les membres... Évidemment, c'est sur un terrain de cette nature que les guerilleros ont établi leur camp... et, par un simple effet d'acoustique, le son se trouve propagé à certaine distance...

Le hasard ! toujours le hasard !...

Vif-Argent s'est justement endormi à l'endroit où cette sonorité était la plus développée... et, dans ce demi-sommeil qui accompagne les grandes prostrations, il a perçu l'écho de cette conversation...

Et que lui prouve-t-elle ?

Non pas que lui et ses compagnons soient sauvés.

Loin de là, puisque toute la discussion n'a porté que sur le mode de supplice qui leur sera infligé...

Mais, du moins, il n'est plus question de mort immédiate, brutale, d'un de ces hideux massacres qui se compliquent de féroces tortures.

Il s'agit de comparaître devant un tribunal, certainement implacable... c'est la mort, mais comme la risquent chaque jour des hommes qui sacrifient leur vie à leur devoir...

Et puis, pour tout dire d'un mot, l'événement fatal n'aura lieu que dans de longues heures...

On va sortir de cet état d'épouvantable immobilité qui lasse les plus vivaces énergies...

« Et puis, murmure Vif-Argent, quand j'ai étudié le droit, j'ai appris un vieil adage qui m'a toujours frappé... »

« Qui a terme ne doit rien ! »

« Eh bien ! nous avons vingt-quatre heures devant nous !... On va nous délivrer de ces liens qui nous paralysent... »

« On verra bien... »

Les premières lueurs du jour commencent à toucher les cimes des arbres... Vif-Argent ne résiste plus à un désir fou qui le possède...

Jusqu'ici il s'est bien gardé de donner signe de vie... Mais puisqu'on ne doit le tuer que demain...

De ses lèvres serrées, s'échappe un sifflement doux, prolongé que ses hommes connaissent bien. Et il entend qu'ils s'agitent... ils ont entendu... ils écoutent.

Alors, à pleine voix, il crie un seul mot :

« Espérance !... »

Ses quatre gardiens se sont dressés, menacent sa poitrine de leurs baïonnettes.

Mais un coup de clairon mexicain les arrête... Et, dans une clairière du bois, deux silhouettes apparaissent...

Le commandant Titubal et le colonel Cristoforo...

Vif-Argent pousse un long soupir de satisfaction.

Décidément ce n'était pas un rêve !

(A suivre.)  LOUIS BOUSSENIARD.

RETOUR DES COLONIES

Les Souvenirs encombrants

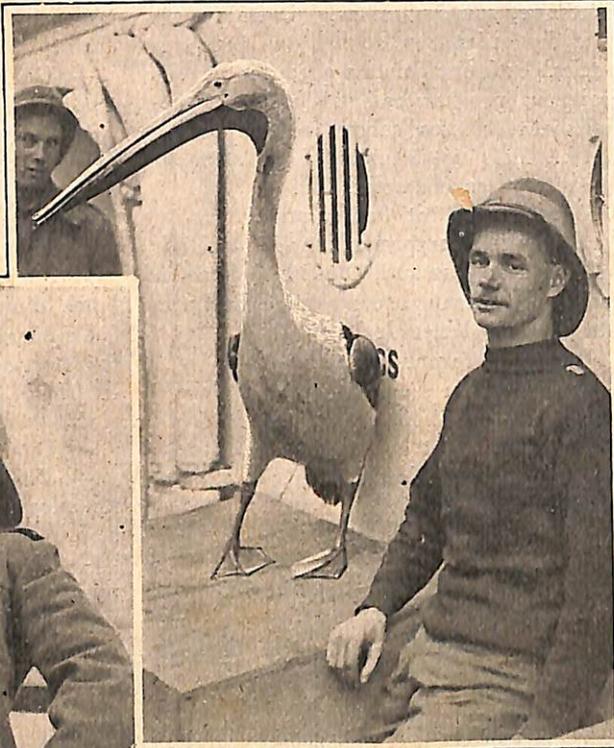
C'est une manie chère aux coloniaux, mais plus spécialement



Pendant la traversée ce soldat, retour des Indes, faisait l'éducation de cette gentille petite guenon.

observée par les soldats et les marins, que de rapporter des pays lointains de vivants souvenirs, sous la forme d'oiseaux ou de quadrupèdes exotiques.

Je puis dire par expérience que tout n'est pas rose dans l'observation de cette pratique ! Avant de s'embarquer, on se laisse séduire par les avances de quelque camelot du cru, qui vous offre, à ce qu'il appelle le prix coûtant, un perroquet ou un singe. On accepte, avec l'idée de rapporter aux



Avec son pélican ce fidèle sujet du roi George V. s'est promis d'étonner les populations.

amis et parents des cadeaux qui sortent de la banalité... et les ennuis commencent !

En règle générale, le commissaire du bord accueille froidement ces passagers supplémentaires. Si vous avez affaire avec un bon garçon, il se contentera de vous faire payer une somme raisonnable pour la présence et la pension de votre petite ménagerie. Mais il a le droit, du moins sur la plupart des grandes lignes, de vous ordonner de jeter vos bêtes par-dessus bord ! Quelquefois un matin de l'équipage, moyennant un généreux pourboire, se charge de cacher vos pensionnaires dans un coin de la cale.

Il n'est point de règle sans exception, et ces deux soldats anglais que nous voyons revenant des Indes se promènent librement sur le pont du transport, l'un avec sa gentille guenon, l'autre avec son pélican.

CHRISTIAN BOREL.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le Capitaine DANRIT  
(Commandant DRIANT)  
000

CHAPITRE XV

où CHOUCANE REPARAIT (Suite.)

CHOUCANE s'était arrêté près d'un oplat, à l'eau abondante, mais trouble, au centre d'une daya verdoyante : il avait donné un long repos à son cheval ; puis, un peu avant le crépuscule, il était reparti et avait atteint, au milieu de la nuit, les premiers contreforts de la montagne. Il s'était abrité jusqu'à l'aube derrière un éboulis de rochers ; au lever du soleil, il avait rampé jusqu'au sommet d'un piton d'où il avait découvert, dans un ravin, une longue théorie de chameaux encadrée de cavaliers : il avait alors sauté en selle et était venu se mêler à la fraction de l'escorte la plus rapprochée, à l'arrière-garde composée de nègres comme lui. Sa venue avait été accueillie sans méfiance, et, tout en évitant de se compromettre par des questions trop précises, il était parvenu à savoir que Cheikh el Qaçi marchait en tête du convoi, avec un chef français, son captif, et qu'on camperait le soir même sous les murs de la zaouïa de Kara.

Chouchane s'était efforcé de voir le cheikh et son prisonnier : il avait dû y renoncer pour ne pas éveiller les soupçons, et, surtout, pour ne pas être reconnu du caïd Helal qui chevauchait à côté du Renégat.

Le père d'Ourida faisait ainsi violence,

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 779 à 803.

UN ACTE DE SORCELLERIE DANS LE HAUT-SENÉGAL

Pour avoir une bonne récolte

Il ne ferait pas bon de se rencontrer le soir au coin d'un bois avec des personnages aussi étrangement masqués que les deux gris-gris que nous montre cette photographie !

Je ne veux pas dire par là que la rencontre vous exposerait à un danger réel, car ces sorciers africains sont trop intelligents pour s'attaquer à des étrangers. Mais convenez qu'une pareille apparition pourrait faire mourir d'effroi une personne craintive !

C'est à une danse symbolique que nous fait assister cette curieuse photographie. Armés de houes de formes très primitives, des danseurs font mine de creuser le sol pour y enfouir les semilles, et les deux sorciers exécutent un pas compliqué en l'honneur du génie qui préside aux bonnes récoltes. Des joueurs de tam-tam battent la cadence, et les voix rauques des femmes ajoutent leurs notes saccadées aux roulements des tambourins.

Une fois de plus, le lecteur pourra se rappeler que la danse, en tous pays, est d'origine religieuse.

Jacques d'IZIER.



LA SORCELLERIE DANS LE HAUT SÉNÉGAL

Armés de houes de formes primitives, les danseurs font mine de creuser le sol pour y enfouir les semilles, pendant que les sorciers exécutent une pantomime bizarre.

par ambition et par cupidité, à l'horreur que lui inspirait le déserteur : il n'ignorait pas que Cheikh el Qaçi, quand il combattait dans les rangs des Roumis, avait tué son fils Mançour; mais il savait aussi que le meurtrier, converti à l'islam, jouissait du plus grand crédit auprès du cheikh Snoussi; qu'il était allé le voir à sa zaouïa de Djerboub et qu'il en avait reçu consécration de ses pouvoirs.

Il le flattait basement pour obtenir le rattachement à son territoire d'une oasis contestée du Darfour...

— Ils tremblent donc tous devant ce Cheikh el Qaçi! dit le colonel.

— Oui, tous! confirma Chouchane. Il est terrible, le Cheikh; plus terrible que Cheikh Snoussi lui-même.

— Tu les as suivis jusqu'à Kara? poursuivit le colonel, que le récit du nègre intéressait au plus haut point.

— J'ai suivi; mais c'est très loin et très haut. Nous ne sommes arrivés à la zaouïa qu'avant-hier, tard, dans la soirée.

— Tu as pu pénétrer dans Kara?

— Chouchane entre partout, répliqua le nègre. Chouchane a vu Sidi el Capitaine; il était attaché dans un tellis sur un méhari : il paraissait très malade; on a dû le porter.

— Et tu connais le lieu exact de sa détention?

— Je connais... j'ai suivi ceux qui le portaient : je suis entré dans la pièce où on l'a déposé : j'ai vu placer la sentinelle qui le garde.

— Sais-tu si le Cheikh el Qaçi doit le garder en captivité ou le faire périr?

— Tout le monde sait dans la zaouïa que Sidi el Capitaine doit mourir et que le jour du premier quartier de la lune sera celui de son trépas.

— Le premier quartier? Dans combien de temps?...

— Dans trois nuits, précisa l'interprète.

— Nous arriverons trop tard, fit le colonel avec découragement...

— Il faut arriver à temps, insista Chouchane presque à voix basse, parce que le Cheikh veut mettre Sidi el Capitaine à la torture.

— Pauvre Frisch! murmura le colonel; est-il possible que nous laissions accomplir ce monstrueux forfait?

— Par malheur, mon colonel, lors même que nous arriverions à temps, nous ne saurions pas notre camarade, objecta le commandant Riffaut. Vous ne pouvez vous flatter d'emporter par surprise la zaouïa qui est fortifiée et défendue par un ennemi vigilant et bien armé; par conséquent, au premier coup de canon, la tête de Frisch tomberait.

— Que faire, alors?

Le nègre avait lu, sur le visage des assistants, l'aveu de leur impuissance : resté debout, jusque-là, déferent, en présence des officiers, il s'assit sur ses talons, avec l'assurance d'un homme qui a le sentiment de son importance et qui apporte un remède à une situation désespérée.

— Il y a, expliqua-t-il, d'ici à la zaouïa, une grande journée de marche, en pleine

montagne, sur des pistes qui, tracées au flanc des précipices, sont à peu près impraticables à une colonne européenne. Vos tirailleurs progresseraient lentement, péniblement, et vos canons resteraient en route... Mais votre grand oiseau surmonterait tous les obstacles, lui!

L'oiseau? C'était l'aéroplane...

Le colonel, comprenant qu'il s'agissait du biplan de Tussaud, à qui le noir attribuait une puissance surnaturelle, hocha la tête en signe d'incrédulité.

Mais le nègre poursuivit :

— Ton oiseau est de retour : je l'ai reconnu; il a passé hier, après la prière du soir, très haut, et à une grande distance de la zaouïa; mais je l'ai vu par mes yeux, « bel aïnin »...

Le colonel s'était levé.

— Tu as vu l'oiseau?... Lequel?

— L'oiseau qui a emporté Ourida bent Hellal, affirma le nègre.

Le visage du colonel s'éclaira; il porta à ses lèvres un sifflet de manœuvre et un sergent de planton parut :

— Priez M. Tussaud de venir me parler.

— Il vient justement d'atterrir, observa le sous-officier, en faisant demi-tour.

Deux minutes plus tard, l'aviateur franchissait le seuil de la tente : la physiognomie défaite, il s'appretait à rééditer le compte rendu négatif, depuis trois jours, de sa reconnaissance, lorsque le colonel étendant la main vers Chouchane :

— Cet homme a vu l'*Africain*, dit-il.

— L'*Africain*? balbutia Tussaud, et où cela?

— Il volait hier soir à la tombée de la nuit.

— Pas possible... De quel côté?

— « Ouerrina! » montre-nous, Chouchane, ordonna le colonel.

Ils sortirent : là-bas, vers l'Occident, les dernières clartés du soleil disparu frangeaient d'une bande rose la robe déjà noire de la nuit. Chouchane se tourna vers le Nord et, de son grand bras allongé, décrivant de l'Est à l'Ouest un vaste demi-cercle :

— Voilà le chemin de l'oiseau noble, le faucon « teir elh'orr », fit-il en employant pour la première fois cette pompeuse métaphore.

— Encore ma veine! s'exclama Tussaud. Hier, pendant que j'explorais minutieusement tout le Sud de la chaîne, ils passaient à une trentaine de kilomètres au Nord, et Verdier n'y a vu que du feu... D'ailleurs, j'ai beau lui dire de regarder en l'air, je n'arrive pas à lui décoller le nez du sol...

— Dame, mon cher Tussaud, dit le colonel, quand vous vous élevez à plus de 4,000 mètres, comme hier, il n'y a pas grand-chose à observer au-dessus de vos têtes.

Et s'adressant au nègre :

— Où est la zaouïa?

Derechef, Chouchane indiqua la direction du Nord.

— C'est pour cela que je ne l'ai pas encore aperçue, grogna Tussaud, en se donnant une claque sur la cuisse en signe de désapprobation personnelle. Nous avons joué à cache-cache avec l'*Africain*; mais ce

n'est pas tout ça... il faut le retrouver dare-dare : où est-il?

— Oui, où est le faucon, maintenant? traduisit le colonel.

Chouchane leva désespérément les bras au ciel : cela, il ne le savait pas.

Il avait vu l'aéroplane de loin, parce qu'il le connaissait et, aussi, parce qu'il avait la vue perçante, c'était tout...

— Mais, dans ce cas, questionna le colonel, d'autres ont pu l'apercevoir!

Le nègre secoua négativement la tête : à la distance et à la hauteur auxquelles volait l'*Africain*, les gens de Kara n'avaient pu le remarquer.

— Quand as-tu quitté la zaouïa?

— J'ai escaladé le mur au milieu de la nuit, lorsque la voix du muezzin a cessé de se faire entendre.

— Tu as trouvé un endroit favorable, une brèche?

— J'ai trouvé tout près de la prison de Sidi el Capitaine...

Et, avec force détails, Chouchane expliqua que, dans la partie de l'enceinte qui bordait le précipice, une poterne très basse avait été ménagée; elle s'ouvrait sur un sentier de chèvres qui descendait en zigzags au fond d'un ravin latéral d'où s'écoulait un petit ruisseau...

— Cette issue ne doit être connue que de quelques initiés, remarqua le commandant Riffaut. Elle a été ménagée, évidemment, en prévision du cas où les citernes viendraient à tarir; dans cette hypothèse la garnison aurait la ressource d'aller s'approvisionner d'eau dans le ravin.

Chouchane, en s'aidant des pierres en saillie, avait gravi la muraille, précisément au-dessus de la poterne : il était resté quel que temps aplati sur le faite, le poignard aux dents, dans l'appréhension que quelque bruit eût donné l'éveil, ou qu'un gardien se fût aperçu de son audacieuse tentative; mais aucune surveillance ne lui avait paru être exercée dans cette partie de la citadelle. Il se faisait fort, en conséquence, au moyen d'une corde munie d'un crochet garni de laine, pour étouffer tout grincement sur la pierre, d'effectuer le trajet en sens inverse et de parvenir jusqu'au prisonnier... Peut-être même pourrait-il ouvrir la porte à ceux qui viendraient avec lui.

— Qu'est-ce qu'il chante, mon colonel, ce sale moricaud? demanda le Parisien; je n'ai jamais autant ragé de ne pas savoir l'arabe! Pourquoi vous a-t-on empêtré d'un âne bête de mon espèce? Je tomberais quelque jour au milieu d'un village ou d'un douar, que je ne serais même pas capable de demander une datte.

Le commandant Riffaut répéta à l'aviateur la description imagée et suffisamment claire qu'avait faite Chouchane, et Tussaud demanda :

— Ce Kara est au sommet d'une montagne?

— Oui, à une grosse journée de marche d'ici.

— A une demi-heure de vol pour moi, par conséquent.

— Parfaitement; mais gardez-vous de

vous montrer là-haut en plein jour, vous mettriez vos ennemis sur leurs gardes.

Tous réfléchissaient, unis dans la même pensée muette : tenter l'impossible pendant ces quarante-huit heures, pour sauver le capitaine Frisch...

Le premier, Tussaud exposa son plan.

— Demain, mon colonel, je pars à la recherche de l'Africain. C'est la première chose à faire; Müller doit être à court d'essence, et je me demande même comment il a pu faire pour revenir jusqu'ici... Je lui en porte; nous rentrons ensemble, et, le soir, nous filons sur Kara en prenant nos précautions pour aborder cette succursale de l'enfer par le ravin qu'a signalé le négro. Et, d'abord, je l'emmène, ce négro.

Chouchane, à qui fut traduite cette dernière phrase, tout surpris de l'existence

d'un second oiseau merveilleux, manifesta sa joie d'aller rejoindre sa maîtresse.

— Il me faudra aussi quelques solides lurons, pour le cas où nous devrions en découper, ajouta le Parisien; cinq hommes, avec Verdier, le noir et moi, cela fera huit passagers; ajoutons de l'essence, de l'huile, des vivres, des cartouches, et l'omnibus sera complet... Allons, mon colonel, il faut tenter le coup! En France, on ne comprendrait pas que nous ne fassions pas l'impossible pour sauver le capitaine Frisch.

— Et si vous ne retrouviez pas l'Africain?

— Müller est certainement retourné au camp de Frisch. Il ne

pouvait se douter que la colonne avait fait autant de chemin, et il est passé à une vingtaine ou à une trentaine de kilomètres de nous là-bas, au Nord, sans soupçonner notre présence ici. Demain, je le trouverai en panne quelque part.

— Pourvu qu'il ne soit pas tombé entre les mains d'un sbib de Snoussia, fit le commandant Riffaut; bon nombre de ces bandits se sont retirés du côté du Nord et s'ils l'ont vu s'abattre...

— Müller! Ah! vous ne le connaissez pas, mon commandant; il tomberait dans un nid de guêpes sans attraper une piqûre : soyez sûr qu'il est tout simplement arrêté faute d'essence.

— Alors, conclut le colonel, dépêchez-vous de le retrouver : vous ne serez pas trop de deux pour opérer le coup de main sur Kara.

— Je le retrouverai, mon colonel! s'écria Tussaud. Seulement, s'il réussit à justifier de l'emploi de son temps pendant ces trois jours, il sera rudement malin! Si vous ne le f... pas dedans, mon colonel, pour tout

le tracis qu'il nous a donné, c'est que la discipline est devenue lettre morte... Viens-tu, négro? Je vais te montrer ton strapon-tin.

Et comme Chouchane le regardait sans bouger :

— Il me faudra un interprète rien que pour causer avec ce macaque, fit-il. Ah! mais, il y a Verdier!... Je ne puis pas lui tirer dix mots par jour en temps ordinaire, à votre barbe, mon colonel; ça va l'obliger à démuseler! Allons, ouste, Chouchane! « Berra, roh'! I laân babak'! »

Dans ces trois apostrophes, qui rendaient fort imparfaitement sa pensée, mais qui lui étaient familières, l'aviateur avait concentré tout ce qu'il connaissait de la langue du Coran.

Cette fois, le négro avait compris la mi-

fini avec les parties de drogue des journées précédentes.

Les cinq tirailleurs étaient assis deux par deux sur des sangles — Chouchane comblant la « file creuse » — leur fusil entre les jambes : des courroies les attachaient aux montants de leurs sièges, afin de prévenir tout déplacement, soit sous l'impression d'une terreur subite, soit sous l'influence d'une rupture momentanée d'équilibre de l'appareil.

Tussaud avait fait, en gesticulant abondamment, toutes les recommandations possibles sur la nécessité impérieuse d'une immobilité absolue.

Si blasé que l'on fût dans la colonne sur les envolées de l'aéroplane, ce fut tout un événement que ce départ : le *Commandant-Lamy*, en effet, sous la poussée de ses deux

gigantesques hélices d'arrière, n'enlevait pas moins de 1,600 kilogrammes, approvisionnements compris.

Le pilote avait carte blanche pour retrouver l'Africain, et, une fois sa jonction opérée avec le monoplane, pour aviser au meilleur moyen d'aborder Kara; mais il lui était interdit de survoler pendant le jour le massif sur lequel s'élevait la zaouïa du Cheikh el Qaci, afin de ne pas donner l'éveil à l'ennemi.

Quant au colonel Magnien, résolu à ne tenir aucun compte de la frontière franco-anglaise, tout à fait indéterminée dans cette région où jamais un explorateur, ni un agent britannique n'avait paru, il avait engagé, avant la fin de la nuit, un bataillon

et quatre pièces portées à dos de mulet sur la piste qui conduisait à Kara.

Ce détachement devait reconnaître et occuper un point facile à défendre, à l'abri de toute embuscade, à quelques kilomètres de la zaouïa et attendre sur place de nouveaux ordres.

De deux choses l'une : ou il recueillerait les aviateurs si, ayant réussi à pénétrer dans Kara, ils ne parvenaient pas tous à s'enfuir par la voie de l'air, ou il découvrirait leur retraite s'ils échouaient.

Le reste de la colonne s'installerait au débouché des montagnes en position d'attente.

(A suivre.)

❧ CAPITAINE DANRIT.  
(Commandant DRIANT.)



Reliures mobiles.



Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pouvant contenir une année entière du *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux, plus 25 centimes pour envoi par colis postal à Paris et 75 centimes par poste en province.



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Sidi et Capitaine était attaché dans un sac sur un chameau. (P. 390, col. 1.)

mique expressive du Parisien, car il lui emboîta le pas, et Tussaud se hâta vers le *Commandant-Lamy* pour compléter ses approvisionnements, tout préparer en vue du départ qui aurait lieu le lendemain à la première heure.

CHAPITRE XVI

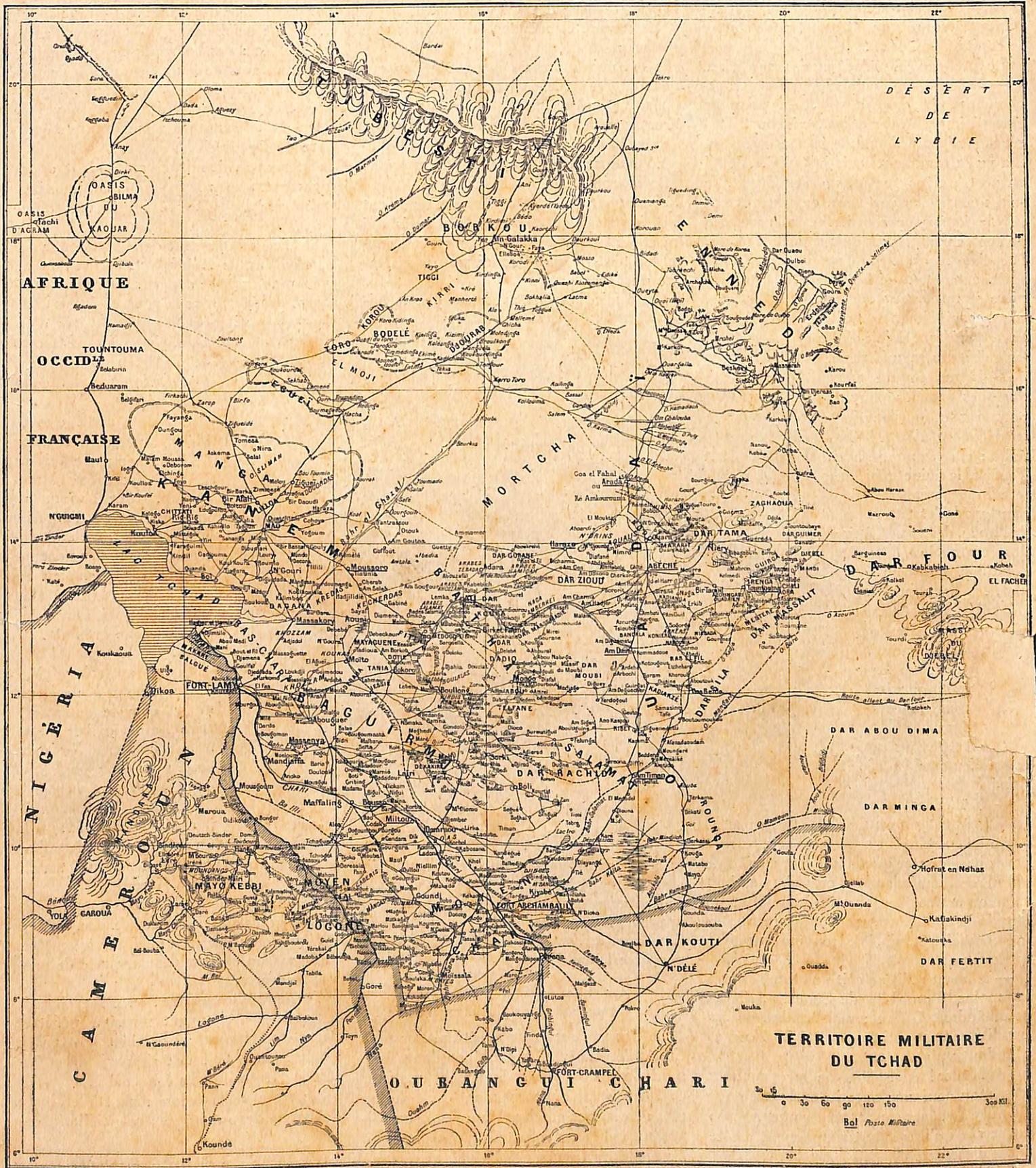
A LA RECHERCHE DE L'« AFRICAÏN »

Le *Commandant-Lamy* justifiait, ce matin-là, l'épithète d'« omnibus » dont Tussaud l'avait irrévérencieusement gratifié.

Il emportait effectivement huit hommes : trois sous-officiers blancs et deux caporaux indigènes volontaires, choisis parmi les meilleurs tireurs des bataillons sénégalais; Chouchane, qui, ayant assisté à l'enlèvement de sa jeune maîtresse par un « faucon » de moindre envergure, n'avait pas hésité à s'embarquer, certain qu'il allait la rejoindre dans le pays des « oiseaux nobles »; le silencieux Verdier, absorbé par la confection de ses itinéraires, et Tussaud, remis en verve à la pensée qu'il en avait

1. Va-t'en dehors! Dieu maudisse ton père!

# La Carte du Mois



Bullein du Comité de l'Afrique Française

Reproduction interdite

## NOS POSSESSIONS EN AFRIQUE CENTRALE

Il y a vingt-deux ans, au moment où se produisait la grande ruée des puissances européennes vers les terres encore libres de l'Afrique centrale, des explorateurs français parlaient à la conquête du lac Tchad : Paul Crampel par le Congo, Mison par le Niger, Monteil par le Soudan. On ignorait presque tout de ces régions lointaines visitées par quelques hardis voyageurs et on craignait que le drapeau français y fût devancé.

Bien des Français sont tombés sur la route du Tchad, Paul Crampel d'abord, puis les compagnons de Gentil, Bretonnet, Archambault, et aussi le commandant Lamy, le capitaine Cazemajou, et hier encore, le capitaine Fie-

genschub, le colonel Moll et leurs camarades ! Mais aujourd'hui ce territoire, qu'administre le colonel Largeau, va du Chari jusqu'au Darfour anglais à l'Est et au Sahara au Nord. Le Baguirmi, le Kanem, le Ouadai, le Bornou, l'Ennedi sont à nous. En voici la première carte d'ensemble depuis les récentes extensions.

C'est l'un des derniers blancs de la carte d'Afrique qui est ainsi recouvert par les itinéraires de nos officiers et ce n'est pas sans émotion qu'on peut y voir que chaque étape de la marche en avant a été marquée par un combat et arrosée d'un noble sang.

A. T.

NOUVEAU  
 9 Bo  
 2